

L'absence d'un père

Vincent Garand juillet 1996

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Chapitre 1

L'enfance de Valérie déjà portait les signes avant-coureurs de son atavique maladie. Prises une à une, ses innombrables espiègleries d'alors étaient toutes insignifiantes et seul un regard éclairé par le recul du temps peut percevoir le drame dans sa globalité. On se souviendra d'ailleurs du surnom que lui avait un jour donné son père Jean : la pie. La pie voleuse, bien sûr. C'était à l'occasion du mariage de l'un des oncles de Valérie : Pierre, le frère de Jean. Valérie était alors âgée de sept ans. Elle n'était encore qu'une jeune enfant mais on pouvait déjà dire d'elle qu'elle tenait le haut du pavé dans les domaines de la roublardise, de la taquinerie et autres spécialités enfantines.

La cérémonie religieuse avait lieu à l'église Ste Clothilde à Lyon, dans le quartier de la Croix-Rousse, à onze heures précises. On avait sorti, pour l'occasion, qui son plus joli tailleur, qui, son costume le mieux coupé, qui son chapeau le plus excentrique. Chacun avait l'impression d'être habillé sinon comme un prince, du moins comme quelqu'un que l'on n'eut pas manqué de remarquer. La foule colorée se pressait aux abords de l'église. Les enfants couraient sur le parvis tandis que les adultes menaient conversation, ça et là, par petits groupes éparpillés. L'heure de la célébration approchait et les futurs mariés n'avaient toujours pas paru. On commençait de se demander si l'horaire serait respecté, lorsque Pierre apparut. Il remontait la rue de tout son long, sans autre moyen de locomotion que ses deux grandes jambes qui le faisaient presque ressembler à un échassier.

Pierre était un homme qui n'avait pas tout à fait fini de grandir. Il avait été élevé avec son frère aîné Jean, comme le fils cadet, le petit dernier pour lequel rien n'était trop beau. Tous deux passèrent leur enfance dans le quartier des canuts, sans presque jamais en sortir. Leurs joies, leurs peines, ils les vécurent sur la colline de la Croix-Rousse, à l'exception des périodes de vacances qu'ils passaient au bord de la mer Méditerranée. Pierre avait pris l'habitude de recevoir toute cette affection qui lui était dévolue sans pourtant qu'il ne demandât jamais rien. Il n'aurait sans doute pas pu imaginer de vivre seul. Lorsqu'il quitta le doux cocon familial, ce fut pour s'installer avec celle qui allait devenir son épouse, Caroline. Ils emménagèrent dans un petit studio sans grand confort avant de s'installer dans un appartement plus cossu. Leur mariage représentait pour lui le passage à la vie d'adulte, sans qu'il en fût vraiment conscient. C'était pour lui le jour de la consécration dans toute l'acception du terme.

Il ne manqua pas, comme à son habitude, de lancer à chacun un signe, un sourire, un mot gentil. Il savait mettre les gens à l'aise, leur faire sentir son

affection et, à l'inverse, ceux-ci la lui rendaient bien. Il n'y avait pas une personne présente qui ne se serait mise en quatre pour faire plaisir à Pierre. L'assistance entière lui était acquise, même parmi la belle-famille. Jean avait fait remarquer avec autant de complicité que d'ironie, que pour une fois son frère avait fait montre d'exactitude et que ceci méritait d'être souligné. On s'étonna par contre de ne pas voir Caroline, elle qui passait d'ordinaire son temps à attendre Pierre. L'inquiétude grandissait, on se perdait déjà en conjectures tout en regardant la pendule qui dominait la petite mairie de quartier. Un retard dans l'office paraissait maintenant inévitable tant la grande aiguille de l'horloge s'approchait de la verticale.

Quelques paires d'yeux continuaient de scruter les extrémités de la rue, espérant y apercevoir la future mariée, tandis que Caroline arriva d'où on ne l'attendait guère. L'église Ste Clothilde disposait d'un jardin intérieur complètement clos par une solide muraille de pierres. L'abondante végétation qui y régnait dépaysait complètement le visiteur qui s'y aventure. L'herbe verdoyante, les saules pleureurs et le petit bassin d'eau limpide semblaient tout droit sortis d'une image pieuse de la bible : on aurait cru voir sous ses yeux le jardin d'Éden. Caroline, qui était en fait déjà présente depuis un certain temps, avait profité de ce cadre avantageux pour mettre en valeur sa robe d'un jour. Elle avait fait immortaliser ces instants par le photographe qui l'avait littéralement mitraillée à l'aide de son appareil qui n'était fort heureusement que photographique. Caroline, qui adorait les photographies, lui avait ordonné de faire oeuvre de prodigalité quant au nombre de clichés. En effet, elle n'entendait pas regarder à la dépense de ce côté-ci et comptait bien disposer d'un grand nombre de souvenirs de ce qu'elle considérait comme le plus beau jour de sa vie. Après qu'elle eut terminé cette première séance de prises de vues, elle vint donc rejoindre ses invités et surtout son futur mari, s'étonnant presque de l'effervescence qui régnait parmi la foule.

Il n'y avait plus un instant à perdre car le carillon sonnait déjà onze heures. La messe commença donc à l'heure dite, malgré les inquiétudes de dernière minute. Tout le monde était maintenant tranquillement installé. On pensait que plus rien ne pouvait arriver et que tout se passerait normalement. Les tenants de cette hypothèse, au premier rang duquel les parents des mariés figuraient, n'en furent que plus émus par la suite des événements qui devaient se produire quelques instants plus tard. La messe connut son apogée lorsque les deux époux échangèrent les alliances et s'embrassèrent. Ce beau moment de bonheur fut accompagné par le chant de l'alléluia, magnifiquement interprété par la chorale locale. Le curé, qui finissait de dire un texte sur les vertus du mariage que plus personne n'écoutait, allait cependant connaître le périgée de son homélie.

Le moment de la quête arriva. Les deux enfants de chœur étaient déjà partis chercher les petits paniers d'osier qui devaient servir à la réception des dons, mais ceux-ci ne tardèrent pas à reparaître les mains vides. Ils semblaient mortifiés devant le curé. L'un d'eux chuchota à l'oreille de l'ecclésiastique afin de l'informer de la situation : les paniers avaient disparu. Jamais une chose pareille n'était survenue dans son église et ce n'est pas le genre d'objet que l'on garde en stock. Une chose était sûre : il n'avait pas d'autres paniers à sa disposition. Il fallait néanmoins réagir car les chœurs entonnaient maintenant le troisième couplet sans qu'une quelconque quête fût commencée. Le prêtre, qui ne voulait pas perdre une précieuse recette, ordonna donc aux deux enfants de chœur d'aller chercher deux petites cuvettes dans la sacristie, de les recouvrir d'un linge blanc et de les utiliser comme réceptacle pour les dons des fidèles. Bien sûr, ces cuvettes en émail n'étaient d'ordinaire pas affectées à cet usage, et on pourra aussi objecter qu'il n'y a rien d'anormal à ce qu'une cuvette reçoive de l'argent, surtout s'il est liquide. Mais enfin, celles-ci ne servaient en fait que durant la mauvaise saison et n'avaient jusqu'ici pour seule fonction que de collecter les eaux de pluie qui gouttaient à l'intérieur même de l'église. Les deux enfants de chœur s'avancèrent donc au milieu des travées, munis de leurs récipients insolites, afin de récolter les dons. Malgré le morceau de tissu placé au fond de chacune des cuvettes, les pièces tintaient bruyamment sur le fond en émail, et ce ne fut que lorsque les quêteurs parvinrent aux derniers rangs de l'assemblée que le bruissement des pièces de monnaie fut amorti par l'amas déjà formé par celles des précédents donateurs.

Nul doute que cette péripétie ne passa pas inaperçue parmi l'assistance. Certaines femmes bigotes à l'âge déjà avancé firent même la moue, comme si l'incident relevait de l'impiété. D'autres, au contraire, virent la chose d'un oeil amusé. Jean faisait partie de ceux-là. Lui, qui avait le sourire facile, avait le plus grand mal à contenir ses ricanements. Son amusement fut à son comble lorsqu'il entrevit deux de ses neveux viser la partie découverte de la cuvette dans l'intention de faire le plus de bruit possible. L'un d'eux alla même jusqu'à reprendre l'une des pièces qu'il venait de jeter afin d'améliorer sa performance. Malheureusement pour lui, cette action, jugée héroïque par son frère, n'échappa pas à l'oeil inquisiteur de sa mère qui exécuta rapidement la punition prévue pour ce genre d'hérésie : elle lui administra une superbe claque sur la joue. Cette admonestation publique coupa à Jean son envie de rire comme s'il avait lui-même subi la réprimande.

La messe se termina enfin. Le public se leva puis sortit par la grande porte en bois qui avait bien sûr été ouverte pour l'occasion. Un petit comité de

chignons grisâtres tint spontanément un conciliabule pour juger du sermon du prêtre. Chacune avait son mot à dire sur la question et bien que l'office fût bon, on trouva à redire. La foule avait recommencé de bruire tandis que les jeunes mariés se retiraient dans le jardin intérieur afin de compléter la collection de photographies relatant l'événement. Tous parlaient à présent de l'incident des cuvettes. Certains se demandaient si cela avait été fait intentionnellement, alors que d'autres pensaient tout simplement que cela devait se faire ainsi à présent. En ce qui concerne ces derniers, il s'agissait surtout de personnes peu informées qui ne rentraient plus guère dans les églises que pour un événement familial comme un mariage ou plus tragiquement, un enterrement.

Ces multiples questions restées en suspens ne tardèrent pas à être résolues. Lorsque la seconde séance de photographies fut terminée, on vit revenir Pierre, avec les petits paniers qui auraient dû servir à la quête. Il arborait un large sourire tant l'incident était, à ses yeux, mineur. "Je les ai trouvés dans le bassin du jardin." s'écria-t-il en direction de l'assistance. La foule, interloquée, se mit alors à se poser d'autres questions : mais que diable allaient-ils faire dans cette... mare ? La réponse fut immédiatement apportée par Valérie qui s'écria presque aussitôt :

- Oh, papa ! Mes bateaux !

- Tes bateaux ? répondit son père, très étonné.

- Bah, oui tout à l'heure je m'ennuyais, il n'y avait pas de petits enfants pour jouer avec moi alors j'ai pris les paniers dans l'église et j'ai joué aux bateaux dans l'eau.

- C'est toi qui as pris ces paniers ? Petite chapardeuse, va. Tu n'es qu'une pie ! Une pie voleuse même.

- Ah, bon ? Parce qu'il y a des pies qui ne volent pas ?

La plupart des invités avaient pu assister à cette conversation entre Valérie et son père. Tous rirent beaucoup et la faute fut vite pardonnée à Valérie car grâce à elle, on se souviendrait longtemps de la messe de mariage de Pierre et Caroline.

Chapitre 2

Valérie avait eu une enfance coupée en deux. Les dix premières années de sa vie furent sans doute pour elle les plus belles de son enfance et peut-être même de sa vie. Elle vécut ces années de bonheur, entourée de son père Jean et de sa mère Laure. Ses parents, bien qu'assez jeunes encore, se connaissaient depuis de nombreuses années. Ils s'étaient rencontrés au cours de leurs études. Laure suivait alors les cours de l'Institut des Études Politiques. Cet institut, fondé après la Deuxième Guerre mondiale, avait pour vocation de former les hauts fonctionnaires de l'État : préfets, secrétaires d'État, commissaires au plan, directeurs de cabinet et, parfois même, ministres ou présidents de la République. Il était situé dans le septième arrondissement, rue Raulin. Il s'agit de l'une des rues de Lyon qui comptent parmi les plus belles pour la splendeur des bâtiments qui l'ornent. Laure se destinait à la carrière politique. Elle n'aspirait pas, comme la plupart de ses camarades de promotion, à devenir une fonctionnaire de l'État. Pour elle, seul l'engagement politique comptait. Elle avait foi en ses idées et voulait les faire avancer. Laure était une idéaliste. Elle militait depuis l'âge de seize ans au Parti Socialiste. Jean n'était pas un idéaliste. Il avait, comme on dit, les pieds sur terre. Jean suivait des études de médecine, à l'université. Il n'avait pas à proprement parler la vocation. Il avait surtout besoin de reconnaissance sociale. Il lui fallait occuper un rang.

Laure et Jean firent connaissance dans des circonstances peu banales. Jean eut un jour besoin de photographies d'identité pour sa carte d'accès à la bibliothèque universitaire. Il se rendit donc à la gare de Lyon Perrache, introduisit quelques pièces de monnaie dans un photomaton et, après avoir ajusté la hauteur du siège, appuya sur le bouton qui devait déclencher l'appareil. La manoeuvre fut prestement exécutée puisque deux minutes s'étaient à peine écoulées entre le moment où il entra dans la cabine et le moment où il en sortit. Il ne lui restait plus qu'à attendre que les différents procédés chimiques nécessaires au tirage d'une photographie fissent leur effet.

Jean profita de ces quelques minutes d'attente pour aller flâner du côté d'une librairie située à quelques mètres seulement de l'appareil. Il n'acheta rien. Il se contenta de regarder les différents livres qui étaient exposés dans la vitrine. Jean laissait son esprit divaguer au gré des couleurs des couvertures de livres. Une, cinq, dix minutes avaient pu s'écouler, il n'aurait pas su le dire. Il revint sur ses pas afin de prendre les clichés qu'il attendait. Il était encore absorbé par ses pensées, au point qu'il ne lui vint même pas à l'esprit de regarder si ses photographies étaient réussies. Les clichés en poche, il fit

quelques pas lorsqu'un cri inattendu le rappela à la réalité :

- Eh ! Attendez ! Attendez !

Une jeune fille, munie de superbes cheveux bruns, courait dans sa direction tout en continuant à l'interpeller. Elle eut tôt fait de le rattraper car ses cris l'avaient tout à fait immobilisé.

- Vous avez pris mes photos !

Jean regarda cette fille qui venait de le héler. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'il ne comprît ce qu'elle lui voulait. Il la regardait. Ses yeux n'arrivaient pas à faire le tour de son visage qui n'était pourtant pas démesuré. Il ne parvenait pas à tout voir en une seule fois. Il tomba d'abord nez à nez avec ses yeux. Ils avaient une couleur difficile à définir. Ils oscillaient entre le vert et le gris. Ils étaient beaux. Lorsque Jean parvint à s'en détacher, ce fut pour regarder sa bouche. Cette bouche qui lui parlait et dont il ne percevait pourtant pas les sons. Non pas qu'il fût soudain devenu sourd, non, mais plutôt comme si son regard consommait tout son flux vital, au détriment de ses autres sens. Ces quelques instants furent pour lui une sorte de rêve éveillé recouvert d'un léger voile blanc. Il lui fallut cependant répondre à cette inconnue qui lui adressait la parole.

- Pardon ? lui dit-il simplement.

- Les photos. Les photos que vous avez dans la main, là. Ce sont les miennes. Jean jeta un rapide coup d'oeil sur cette bande rectangulaire et lisse qu'il tenait dans la main. Lorsqu'il ne se reconnut point, il écarquilla les yeux et s'y reprit une seconde fois, comme s'il eut été possible qu'il fût victime d'une illusion d'optique.

- Je... Euh, je suis désolé. Je ne comprends pas. J'ai fait des photos, j'attendais et j'ai cru que c'étaient les miennes. Tenez.

Il lui rendit son image dédoublée, quadruplée même. La jeune fille souriait, elle riait presque. L'étourderie de ce garçon l'amusait. Tandis que Jean s'avançait déjà vers l'automate, elle engagea la conversation.

- Vous savez, ce n'est pas de votre faute. Cela peut arriver. Moi aussi j'attendais que mes photos soient développées. Vous avez tout simplement pris les miennes tandis que j'attendais ailleurs, en pensant que les vôtres étaient déjà tirées.

- Oui, sans doute. Dit-il en essayant de recouvrer ses esprits.

Ils arrivèrent devant l'appareil mais aucun cliché n'était présent.

- Voulez-vous que j'attende avec vous ? Je n'ai rien à faire de mieux en ce moment.

- Si vous voulez.

Jean ne savait quoi lui dire. Il était maintenant sorti de sa torpeur. Ce n'était pas cela qui le gênait. Il la trouvait si belle, qu'il n'arrivait pas à lui parler. Jean faisait partie de ces garçons qui ne savent pas aborder une fille. Sa crainte suprême était de paraître banal, ou pire, lourdaud. Il était à la fois épaté et écoeuré par ces garçons qui draguaient les filles sans la moindre retenue, sans le moindre respect. Qu'aurait-il pu dire, lui, à une fille qu'il ne connaissait pas ? Comment engager adroitement la conversation ? Que dire à quelqu'un que l'on ne connaît pas, sinon une chose banale ? Toutes ces questions, il se les posait fréquemment. Il avait souvent croisé de bien jolies créatures qu'il aurait aimé aborder. Mais il lui avait toujours manqué du courage et de l'aplomb. Jean n'était pas un dom Juan et n'avait pas eu beaucoup de conquêtes féminines au contraire de certains de ses camarades de promotion. Pour une fois, c'était lui qui était abordé. On lui avait adressé la parole. Une jolie fille de surcroît.

Ils laissèrent passer quelques instants sans que l'un ou l'autre parlât. Jean en profita pour la regarder, la contempler même. Il examina son visage presque rond avec autant de lenteur que de douceur. Elle avait de jolis yeux gris verts et un petit nez. Sa bouche n'était guère plus grande et si elle lui paraissait si jolie, c'était sans doute dû aux sourires qui s'en échappaient. À chacun d'eux, elle laissait paraître de belles dents très blanches. Leur couleur contrastait d'ailleurs avec la noire chevelure qui coiffait sa tête. Elle n'était pas très grande et ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante. Tout son corps était bien proportionné sauf, peut-être, sa poitrine qui était un peu plus généreuse que ne l'aurait laissé présager le reste de sa personne. Jean put d'ailleurs en juger assez rapidement car elle était vêtue d'un bustier aux couleurs bucoliques qui laissait entrevoir deux très jolis seins. Jean eut tout autant de mal à s'en séparer qu'il en eut pour le visage de la demoiselle. Elle n'avait, pour cacher ses jambes, qu'une jupe assez courte et surtout si légère qu'un souffle aurait sans doute suffi à la soulever complètement.

Bien qu'il ne fît pas très chaud dans la gare, Jean était complètement envahi par une bouffée de chaleur qu'il n'arrivait pas à évacuer. Ses mains lui semblaient être d'une moiteur presque insupportable. Dix minutes avaient passé sans que la moindre photographie parût. Ils attendirent encore le même laps de temps sans pour autant obtenir davantage de résultats. Jean ne supportait plus de rester dans ce vaste hall. Il lui fallait rapidement sortir s'il ne voulait pas commencer à fondre. Il réunit alors tout son courage pour proposer à la jeune fille de prendre une consommation à la terrasse d'un quelconque café.

- Allons-nous-en ! Tans pis, j'en referai d'autres une prochaine fois. Puis-je vous offrir quelque chose à boire, pour me faire pardonner ?
Elle se mit à rire.

- Vous êtes déjà tout pardonné mais je veux bien que vous m'offriez à boire. Après avoir fait quelques centaines de mètres, ils s'installèrent confortablement et commandèrent l'un un jus d'orange, l'autre un diabolo menthe.

- Je m'appelle Laure, et vous ?

- Jean.

- Et que faites-vous Jean ?

- Je fais ma médecine à Lyon II. Je vais entrer en quatrième année.

- C'est vrai ? Dit-elle, tant la chose lui paraissait incroyable.

- Oui, c'est vrai.

- Ainsi, vous voulez devenir médecin ?

Jean eut un moment de fierté et se sentait maintenant tout à fait rassuré.

- Oui, c'est cela. Mais enfin, ça ne sera pas facile car même une fois mes études terminées, je n'aurai pas l'argent pour m'établir tout de suite. Il faudra que je sois patient. Et vous, que faites-vous ? Vous êtes étudiante aussi ?

- Oui, mais pas du tout en médecine. J'étudie à l'IEP, l'Institut des Études Politiques. Je termine cette année.

- Vous faites de la politique ?

- Oui, je fais de la politique. D'ordinaire cette école forme plutôt des fonctionnaires mais moi, je veux faire de la politique. Je crois qu'il n'y a que cela pour faire changer les choses.

- Oui, sans doute. Dit-il d'un ton peu convaincu.

- Où habitez-vous ?

- À Croix-Rousse, chez mes parents.

- Moi aussi j'y habite. C'est un joli quartier.

- Certes mais un peu ancien. Notre immeuble est même vétuste.

Leur conversation se prolongea assez longtemps. Jean demanda à Laure s'ils pouvaient se revoir, ce qu'elle accepta avec empressement.

Les semaines suivantes virent arriver l'été ainsi qu'une idylle naissante. Ils ne se quittèrent plus. En octobre, ils s'installèrent ensemble dans une petite maison d'un vieux quartier de la ville. Laure travaillait comme conseillère dans son parti. Elle avait été affectée aux dossiers économiques. La chose ne la passionnait guère et elle aurait de loin préféré s'occuper des affaires sociales ou mieux, de la justice et des droits mais enfin, elle faisait ce qu'on lui disait et se sentait malgré tout utile dans son travail. Ils vivaient

exclusivement de son salaire car Jean se consacrait tout entier à ses études et ne rapportait rien à la maison commune. Cette situation le gênait un peu, et plus particulièrement lors des périodes d'examen où il se mettait à douter. Sa dépendance financière vis-à-vis de Laure lui faisait s'interdire tout droit à l'échec. Il ne voulait à aucun prix donner l'impression d'abuser, de vivre à ses dépens. Cependant, cette gêne montrait à Laure combien son amour pouvait être sincère. Pour elle, la chose était naturelle, et jamais elle ne lui fit la moindre remarque désobligeante à ce sujet.

Cinq années passèrent encore avant que naquît Valérie. Jean avait fini sa médecine et venait même de s'installer dans son propre cabinet. L'ordinaire s'était amélioré dès le moment où il entra dans les hôpitaux de Lyon en qualité d'interne. Il percevait alors un salaire qui, en plus de leur procurer un bien-être matériel supplémentaire, lui conférait enfin la part d'indépendance financière à laquelle il aspirait depuis déjà fort longtemps. L'arrivée de Valérie remplit soudainement la vie de ce jeune couple, mais moins tout de même que la chambre de la jeune enfant. En effet, parents et amis avaient dû mettre à sac toutes les boutiques de jouets et de vêtements pour bébé, tant la quantité de marchandises de ce type qu'ils rapportèrent était impressionnante. On se souviendra d'une petite anecdote qui avait particulièrement amusé Jean.

Nicole, la marraine de Valérie, était, ce jour-là, invitée à dîner. Ne voulant point arriver les mains vides, elle avait décidé d'acheter une énième peluche à sa filleule. Elle ne trouva rien d'autre qu'un énorme éléphant gris. Lorsqu'elle arriva chez Laure et Jean, l'éléphant occupait paisiblement la place du passager avant, pourvu de sa ceinture de sécurité. Jean se trouvait alors à la fenêtre et il avait pu la voir arriver. Il fut étonné de voir que Nicole n'arrivait pas seule et chercha à identifier celui qui l'accompagnait. Il n'y parvint pas jusqu'à ce que Nicole s'approchât à quelques mètres de la fenêtre d'où il était posté. Il comprit alors pourquoi il avait dû écarquiller les yeux à plusieurs reprises. Nicole avait à peine dépassé le seuil de leur demeure et Jean grommelait déjà que si cela continuait il serait bientôt obligé d'envisager de déménager, tant il y avait de peluches chez eux.

Jean était maintenant un médecin. Il avait embrassé ce métier, qui était même devenu un sacerdoce, par amour de la vie. Il vénérât la vie : la vie humaine avant tout, mais pas seulement. Il était de ces hommes qui accordaient de l'importance à la moindre fourmi, à la plus insignifiante des araignées. Il trouvait cela si beau. Il fallait voir le respect qu'il pouvait témoigner à toutes ces créatures de la nature, que certains ne voyaient même pas, pour se rendre compte de la sincérité de ses sentiments. Une chose l'insupportait

particulièrement : c'était de voir la vie partir, quitter un être. Petit, il demandait à sa mère, lorsqu'il mangeait du poulet si cela ne lui faisait pas mal qu'on le mange. Plus tard, il avait failli avoir un accident de voiture pour avoir fait un écart un peu trop prononcé dans la seule intention d'éviter un lapin qui s'était imprudemment élancé sur une route nationale. Enfin, Jean était devenu, depuis quelques années déjà, complètement végétarien. Il ne mangeait plus ni viande, ni poisson. Il n'avait cependant pas rejoint la caste quasi fanatique des végétaliens qui refusent toute nourriture d'origine animale : oeufs, lait, beurre... En sa qualité de médecin, il savait qu'une alimentation équilibrée était la base d'une bonne santé. Sa fille était pour lui le plus beau cadeau que la vie put lui faire. On peut dire qu'il aurait fait n'importe quoi pour elle. Il n'avait de cesse de lui montrer combien il pouvait l'aimer. Petite, il la tenait toujours dans ses bras, au point que sa femme lui reprocha un jour d'être délaissée au profit de sa fille ! Même s'il est de notoriété publique que certains jeunes hommes reculent devant l'idée de la paternité de peur de se trouver délaissés par une femme devenue plus mère qu'épouse, on ne sache pas que l'inverse pouvait exister.

Lorsque Valérie commença à grandir, Jean passa de longs moments à la câliner. Cet amour filial, Jean avait réussi à le transmettre à sa fille. Une véritable relation s'établit peu à peu entre eux. Laure accepta finalement la situation beaucoup plus facilement qu'on aurait pu le croire. Ils formaient une famille heureuse. La seule vraie faiblesse de Jean, c'était sa fille. Il ne pouvait rien lui refuser. Ce qui était vrai pour les baisers, les câlins, le fut aussi pour les jouets, les vêtements, les cadeaux. Jean pourrissait littéralement sa fille sans même s'en rendre compte. Laure avait bien tenté de tirer la sonnette d'alarme à plusieurs reprises mais aucune de ses tentatives ne fût couronnée de succès. Depuis que Valérie avait fêté ses six ans, elle et son père couraient chaque semaine les boutiques et n'en revinrent pas une fois bredouilles. Bien qu'elle ne fût âgée que de sept ans, Valérie disposait d'une impressionnante garde-robe. Heureusement, elle grandissait et ne gardait que ce qu'elle pouvait encore mettre car ses placards n'auraient pu accueillir tout ce qui avait été acheté dans l'année écoulée.

Chapitre 3

Des jours, des mois et même des années passèrent sans que rien ne vienne perturber Valérie et ses parents, si ce n'est un problème latent entre Laure et Jean qui perdurait dramatiquement. Ceux-ci essayaient depuis quatre ans d'avoir un second enfant. L'insuccès des premiers mois ne les inquiétait guère. Voyant cependant que Laure ne parvenait pas à être enceinte de nouveau, ils décidèrent de subir l'un et l'autre une série d'examen censés faire apparaître la cause de leur problème. On pouvait croire qu'apparemment, les problèmes d'infécondité ou de stérilité ne pouvaient être évoqués puisqu'ils donnèrent naissance à Valérie. Ni l'un, ni l'autre n'avaient le moindre problème d'ordre physiologique. Jean, qui avait des confrères bien placés dans la profession, savait parfaitement que les résultats étaient fiables. Aucun médecin, aucun spécialiste ne put trouver une raison d'ordre physique à leur incapacité à enfanter. Sous la pression de Laure, ils entamèrent une étude psychiatrique qui ne fit apparaître aucun problème particulier. Après deux années et demie, tous les moyens possibles avaient été épuisés. Il ne se trouva pas une âme pour découvrir la cause de leurs tourments.

Au fur et à mesure que les mois passaient, Jean se rapprochait encore plus de Valérie. Celle-ci éclipsait même parfois totalement sa mère. Le psychiatre qui avait suivi Jean négligea la chose, non qu'il ne fût pas informé de cela, mais tout simplement parce qu'à ses yeux, elle n'avait pas d'importance particulière. Avait-il raison ? Avait-il tort ? Plus personne ne le dira aujourd'hui. Il se trouvait certaines personnes cependant, notamment dans la belle-famille de Jean, pour penser que cet attachement qu'ils qualifiaient, avec raison d'excessif, pouvait bloquer Laure psychologiquement. Cette fuite en avant continua cependant d'empirer et dans les derniers mois qui précédèrent le drame ultime, l'attachement entre Jean et Valérie atteignait son paroxysme. Il ne se trouvait plus une semaine sans que Jean n'offrît quelque cadeau à sa fille. Celle-ci, encore inconsciente de la situation, eu égard à son jeune âge, ne l'en adorait que plus. Sans le dramatique événement qui se produisit par la suite, la folie aurait sans doute gagné ce paisible foyer.

En plus de son cabinet, Jean assurait des visites à domicile dans les villages du nord-ouest de Lyon. Il prenait en charge les communes voisines du Mont-d'or et du Mont Verdun. Il y consacrait trois matinées par semaine : les lundis, mercredi et vendredi. Il n'avait qu'à traverser la Saône par le pont de St Rembais l'Île Barbe pour se retrouver dans un paysage à demi montagneux. Il pouvait alors entamer sa tournée en passant successivement par Crécy, St Didier, St Cyr, St Romain et enfin Couzon. La particularité de

toutes ces bourgades tenait dans leur nom : chacune d'entre elles était en effet affublée du suffixe "au Mont-d'or", à l'exception toutefois de Crécy. Cela tenait naturellement au fait qu'elles étaient toutes situées autour du mont du même nom.

Un matin d'octobre, Jean partit, comme à son habitude, faire ses visites. C'était le début de la semaine, ils attendaient de recevoir les résultats d'un test médical passé quelques jours plus tôt. Il était de bonne humeur, persuadé, comme chaque fois, que cette fois-ci était la bonne, qu'on saurait enfin ce qui n'allait pas. Il aurait voulu que la matinée fût déjà terminée. Il aurait voulu avoir déjà en main le pli envoyé par le laboratoire. Il aurait voulu annoncer la bonne nouvelle à Valérie. À Valérie et à Laure aussi. La journée s'annonçait bien, le temps n'était pas trop gris pour la saison. Malgré quelques petits nuages, le ciel bleu débordait de son pare-brise. Jean était jovial et roulait tranquillement sur la départementale qui relie Crécy à St Didier, ni trop vite ni trop lentement. Jean n'était pas de nature imprudente. Il avait mis la cassette du dernier album de l'un de ses chanteurs préférés. Il ne relâchait cependant pas sa concentration car même si la route était en bon état, elle n'en était pas moins sinueuse et sa pratique n'en était pas toujours aisée. La route défilait sous ses roues telles une longue bande de film qui passe sous les yeux des spectateurs. Alors que le chanteur entamait la chanson "Morgane de toi", il arriva dans un large virage. Il avançait à bonne allure lorsqu'un lapin tout blanc surgit du bas-côté et traversa la route dans toute sa largeur presque sous les roues de Jean. Celui-ci, pris de panique, donna un violent coup de frein et tourna son volant dans le sens opposé au virage. Bien qu'il eût freiné le plus qu'il put, il ne fut pas en mesure de corriger le désastreux coup de volant donné sur sa droite. Sa voiture sortit presque aussitôt de la route, elle franchit un petit fossé, profond d'une trentaine de centimètres seulement, mais qui suffit à provoquer un choc assez violent. Nonobstant, le véhicule devenu fou poursuivit sa route, une pente devenue assez abrupte lui rendit la vitesse qu'il avait perdue au cours du premier choc avec le fossé. Jean ne contrôlait plus du tout son véhicule. Bien que tout cela se passât en quelques instants seulement, il avait déjà eu plusieurs fois le temps de se demander quand tout cela s'arrêterait, quand il commanderait à nouveau à sa machine. La réponse lui arriva malheureusement très promptement, sous la forme d'un conifère placé droit sur sa route. Jean l'avait vu, il savait qu'il ne l'éviterait pas. Il se protégea du mieux qu'il put dans le court laps de temps dont il disposait encore. Il n'eut en fait que le temps de mettre ses avant-bras devant son visage. La voiture heurta brutalement le tronc de l'arbre. En une fraction de seconde, l'avant fut entièrement compacté. Jean, qui avait mis sa ceinture de sécurité, ne fut pas projeté contre le pare-brise mais la rudesse du choc lui brisa net les vertèbres

cervicales. Il mourut sur l'instant.

Chapitre 4

Il était un peu plus de dix-sept heures lorsque Valérie rentra de l'école, accompagnée de son amie Florence. Elles rentraient presque tous les jours ensemble de l'école car les maisons de leurs parents respectifs n'étaient séparées que de quelques dizaines de mètres. De plus, celles-ci s'entendaient très bien en classe mais aussi dans la cour de récréation. Elles se séparèrent d'un signe de main. Valérie entra dans la maison, posa son cartable dans le couloir et, après avoir ôté ses chaussures et rangé son manteau dans la penderie, elle se dirigea vers la cuisine pour aller manger le goûter que lui préparait chaque jour sa mère. Le spectacle qui l'y attendait la remplit de tristesse. Sa mère était là, assise sur une chaise, la tête enfoncée dans les mains. Elle pleurait. Son visage était bouffi par le chagrin et cette femme, qui d'ordinaire était plutôt jolie, n'offrait plus qu'un visage hâve et morne, ses yeux tristes laissant transparaître son âme grise.

Pourquoi tu pleures maman ? demanda-t-elle à sa mère.

Ton père est mort, ma chérie. On ne le reverra plus jamais.

Il est mort ? Mais pourquoi il est mort papa ?

Les gendarmes m'ont téléphoné tout à l'heure. Il a eu un accident avec la voiture.

-Oh, maman, mon papa, mon papa. Dit-elle en geignant.

Le premier soir fut horrible. Laure ne trouva pas suffisamment de forces pour consoler sa fille. Elle pleurait autant qu'elle. Elle repensait aux moments de joie qu'elle avait pu partager avec Jean. Elle se souvint du moment de leur rencontre. De sa timidité, de l'incident des photos. Ce temps lui paraissait très lointain. Il ne restait que le présent qui ne voulait pas passer. Le présent sale, qui lui collait aux vêtements, aux mains, qui s'accrochait aux cheveux de sa fille. La pendule était arrêtée, le temps était arrêté. La mère et la fille ne mangèrent pas. Nulle n'aurait pu absorber le moindre aliment tant leur gorge était nouée par le dégoût et la souffrance. Valérie pensait au même homme et pourtant ce n'était pas la même personne. Elle pensait à son père, à leur complicité, aux câlins et aux rires qui ne viendraient plus. Laure trouva le courage de prévenir ses beaux-parents. Ce fut la mère de Jean qui lui répondit. Lorsqu'elle lui apprit la nouvelle, la belle mère s'écria "C'est pas vrai ! non mais ce n'est pas vrai !". Puis elle se mit immédiatement à sangloter. Heureusement que Laure n'espérait pas trouver de réconfort auprès de sa belle-famille car au contraire, les pleurs de sa belle-mère l'abattirent encore un peu plus.

Les jours qui suivirent furent parmi les plus durs de toute l'existence de

Laure. Elle avait pris un congé auprès de son parti pour s'occuper des obsèques de son mari d'abord et pour se reposer ensuite. Laure et Jean avaient quelque argent de côté, ce qui permit à la veuve d'offrir à son mari une sépulture convenable bien sûr mais qui lui épargna surtout d'avoir à livrer un combat bien pénible pour tout être se trouvant dans sa situation : se battre pied à pied contre ces charognards de toutes sortes qui entendent bien profiter au maximum du chagrin des autres. Laure était consciente du fait qu'on la ferait payer le plus que l'on pourrait mais cela lui importait peu. Elle signa ce que l'on voulut pourvu qu'elle n'ait plus à s'occuper de rien. Jean, qui avait pris des dispositions pour le cas où il mourrait, épargna à Laure la question des médecins quant au don de ses organes. Il avait en effet signé un document autorisant les autorités médicales à prélever sur lui tout organe pouvant être transplanté, quelles que soient les oppositions qui pourraient être faites par sa famille. Son amour de la vie, sans doute, sa responsabilité de médecin aussi, l'avaient conduit à agir de la sorte, de façon à ce que, même dans sa mort, il continue de sauver des gens. La cérémonie funèbre se déroula dans l'église même où fut célébré quelques mois plus tôt le mariage de Pierre et Caroline, l'église Ste Clothilde. Le temps était, ce jour-là, très gris, pluvieux même. Une cohorte de parapluies suivit le cercueil jusqu'au cimetière. La pluie redoublait. Les boucliers de pluie faisaient leur office, nul n'était mouillé et pourtant les coeurs étaient inondés de larmes.

Chapitre 5

Quatre années passèrent sans notable incident. Laure avait finalement accepté son veuvage après avoir occupé presque deux années entières à porter le deuil. Valérie grandissait. Elle était maintenant âgée de douze ans. Celle-ci paraissait avoir trouvé un nouvel équilibre auprès de sa mère. Laure regrettait, cependant, que sa fille grandisse sans père. Elle aurait aimé lui en trouver un autre, mais ce n'était pas là une chose facile. De plus, maintenant que Valérie avait repris une existence normale, elle avait peur de tout briser. Enfin, elle souhaitait pour elle-même retrouver un mari, un mari qui lui convienne et qui soit un bon père pour sa fille n'est pas facile à trouver, se disait-elle. Laure ne se laissait pas approcher par n'importe qui et les candidats valables se montrèrent peu nombreux. Elle avait cependant fini par rencontrer un homme qui avait l'heur de lui plaire. Ils se connurent au sein même du parti, au cours d'une réunion à laquelle Laure participait. Il faut dire que celle-ci avait repris ses activités militantes et ne ménageait pas sa peine. La mort de son mari n'avait point affaibli ses convictions. Au contraire, elle y trouvait une nouvelle source de vie, une nouvelle motivation, une deuxième famille. Il s'agissait ici d'une réunion qui traitait des problèmes sociaux engendrés par la désertification des campagnes. On avait, pour l'occasion, demandé à Laure de rédiger un rapport sur la question. Elle produisit un travail remarquable. Son dossier ne pouvait souffrir la moindre critique mais elle avait dû, pour cela, éplucher un nombre incalculable de rapports de diverses provenances : Bureau International du Travail, OCDE, FMI. mais aussi des organismes nationaux tels que INSEE, CERC, CNPF. Par ailleurs, elle se rendit sur le terrain en de nombreuses occasions. Elle alla visiter des chambres régionales de l'agriculture, des chambres de commerce et de l'industrie. Elle rencontra aussi un grand nombre de maires de petits villages. Tous avançaient l'idée que personne ne se préoccupait de leur sort et surtout pas l'État. Partout on lui tint le même discours : fermeture de l'école, fermeture de la poste, abandon de la ligne SNCF. De la droite à la gauche, on était unanime : l'État faillait à sa mission. Laure, qui faisait son exposé, fut interrompue par un homme jeune, bien habillé et apparemment au fait du sujet. Celui-ci lui posa une fort judicieuse question qui d'ailleurs l'interloqua. L'exposé fut cependant poursuivi et les deux débatteurs se retrouvèrent après la séance pour continuer leur conversation. Le contradicteur s'appelait Jean. L'annonce de ce prénom ne fut pas sans rappeler de douloureux souvenirs à Laure. Sur le moment, sa gorge se serra, ses yeux s'ouvrirent exagérément, son ouïe se focalisa sur la voix de Jean. L'instant d'après, sa fièvre retomba aussi instantanément qu'elle apparut et plus aucun stigmate n'était visible sur son visage. Laure ne savait pas encore si elle devait interpréter cette coïncidence comme un signe. Devait-elle le rejeter ? Elle se dit finalement que

ce serait idiot d'agir ainsi car le malheureux n'avait pas choisi son prénom et il eut été injuste qu'on le lui reprochât. Laure eut par la suite à se féliciter de cette rencontre. Jean devait se montrer être un homme cultivé, intelligent et préoccupé des problèmes de ses contemporains. Elle et lui partageaient un grand nombre de valeurs, ce qui en soi n'était pas anormal puisqu'ils adhéraient tous deux au même parti politique. Jean était un jeune député de la deuxième circonscription du Rhône. C'était son premier mandat parlementaire, ce qui constituait déjà une bonne réussite politique pour son âge, puisqu'il était tout juste trentenaire. Quelque temps plus tard, Jean et Laure se fréquentaient assidûment. Ils avaient d'abord l'occasion de se voir au siège régional du parti, mais ils passaient de surcroît beaucoup de leur temps libre ensemble. Laure sentait sa vie se reconstruire petit à petit. Elle n'avait bien sûr pas omis de parler de la situation avec Valérie. Celle-ci n'était pas opposée à ce que sa mère se remarie ou tout au moins vive avec un autre homme que son défunt père. Elle avait d'ailleurs pu rencontrer Jean à plusieurs reprises. Les présentations furent d'abord faites au domicile de Laure. Pour Valérie c'était plus facile car elle était dans son élément. Jean avait été convié à dîner. Il ne manqua pas d'arriver avec un magnifique bouquet de roses pour la maîtresse de maison. La fille ne fut pas en reste puisqu'il lui offrit l'un de ses premiers bijoux : un collier de perles blanches. Ce cadeau toucha beaucoup Valérie qui ne put s'empêcher de repenser à son père qui la couvrait de cadeaux. Il traversa son esprit, telle une lueur fugitive dans la nuit, puis disparut aussitôt pour laisser la place à l'autre Jean, celui qui allait devenir son beau-père. Le dîner se passa bien. La gentillesse naturelle du jeune homme conquit la mère et la fille. On but ce soir-là beaucoup et on rit tout autant. Chacun passa une soirée délicieuse. Depuis deux ans, c'était la première fois que Laure envisageait sa vie avec optimisme. Elle allait retrouver un mari qui l'aimerait et qu'elle aimerait, un second père pour sa fille aussi. Le bonheur allait revenir dans leur maison. Il fut décidé que Jean viendrait s'installer à la maison. Il eut été idiot en effet de songer à faire l'inverse. Jean louait un petit appartement dans un immeuble sans âme alors qu'une grande maison était à la disposition de la nouvelle famille. Ce fut avec humilité mais sans complexes que Jean accepta la proposition de Laure de venir habiter chez elles. L'hiver était là maintenant mais les coeurs étaient emplis de printemps. La maison était chaleureuse, conviviale, familiale. Laure et Jean s'aimaient éperdument. Cette idylle n'avait fort heureusement pas séparé la mère et la fille. Valérie était heureuse de voir le visage de sa mère habité par des sourires radieux. Celle-ci s'entendait d'ailleurs à merveille avec son beau-père bien que celui-ci n'en eut pas le titre officiel. On pouvait dire que tout allait pour le mieux. Les noires années qui venaient de s'écouler paraissaient s'éloigner comme un ciel de traîne après une pluie d'automne. On eut voulu que cette prospérité familiale

durât éternellement. Il devait cependant ne pas en être ainsi. Un seul événement suffit à tout faire basculer et si les protagonistes avaient pu mesurer les conséquences de leur funeste décision, ils ne l'auraient bien sûr pas prise.

Chapitre 6

Au fil des mois, Jean acquerrait de plus en plus d'assurance au sein de sa nouvelle maison. Il était visible qu'il n'avait de cesse de rendre heureuses Laure et Valérie. Bien que cette dernière ne fut pas sa fille, il l'aimait comme telle, sans cependant le lui montrer de façon aussi ostentatoire que le défunt père de Valérie. Laure lui avait un jour raconté les circonstances de sa mort. Il lui avait fallu pour cela beaucoup de temps, et malgré cela, il lui en coûta. C'était lors du treizième anniversaire de Valérie. Celle-ci avait, pour l'occasion, invité ses camarades dans la maison familiale. Elle se sentait très fière d'avoir activement participé à la préparation des festivités avec sa mère. Elles avaient passé tout l'après-midi de la veille à faire des gâteaux et des mousses au chocolat. La fête fut très réussie. Tous les enfants riaient et jouaient avec insouciance. Un tel entrain ne pouvait que réjouir Laure et Jean. Peut-être pensaient-ils eux aussi avoir des enfants. Cette pensée sembla d'ailleurs leur traverser simultanément l'esprit car ils se regardèrent l'un l'autre avec un sourire plein de complicité. Je sais à quoi tu penses, dit soudain Laure.

- Je sais que tu voudrais que l'on ait des enfants. À nous. Rien qu'à nous.

Jean esquissa un sourire pour toute réponse. Il sentit soudain le tourment de Laure et ne voulut pas en rajouter.

- Cela fait maintenant six ans que le père de Valérie est mort. Je sais que c'est long, mais tout est encore si présent en moi. Heureusement, grâce à toi, j'ai retrouvé la sérénité.

Jean sourit à nouveau.

- Je n'ai jamais pu parler de sa mort à personne. Je n'ai jamais dit toutes mes souffrances depuis ce jour-là. Crois-moi, elles furent nombreuses et douloureuses. Incommensurables.

- Tu sais que si tu veux m'en parler...

- Je crois que le temps est venu. Je voudrais me libérer de ce qui m'arrime encore à ce passé devenu trop lourd pour moi. Oui, je voudrais te raconter cela, mon amour. Après cela, je pourrais t'appartenir. Avant tout, je voudrais te dire qu'il ne faut pas être jaloux de lui. Il est mort maintenant, et si mon amour pour lui a perduré jusqu'à aujourd'hui, c'est à cause de cette séparation si brutale, à cause de Valérie. J'ai dû pour elle entretenir le culte de son père. Je n'ai pas réussi à cesser de l'aimer.

- Je comprends tout cela, Laure. Ne t'inquiète pas pour moi. Je serais déjà content que cela puisse t'aider.

- C'était un lundi. C'était le premier lundi d'octobre. Il y a six ans. C'était... C'était un jour comme les autres. Jean était parti faire ses visites vers Crécy, St Didier et quelques autres petits villages. Il faisait beau pour la saison. Le ciel était bleu. Je croyais que la mort n'arrivait que lorsqu'il pleut. Ou du moins

lorsqu'il ne fait pas beau. Ce n'était pas une journée pour mourir. Tu vois, on croit n'importe quoi. Jusqu'à ce que ça nous arrive, à nous. Pour moi, avant, la mort c'était les autres, les patients de Jean, les vieux. Je ne pouvais pas m'imaginer que ça pouvait nous arriver. Je ne pensais pas que la mort pouvait nous atteindre. Nous étions jeunes. Comment cela aurait-il pu nous arriver ? Pourquoi nous ? Surtout un accident de la route. Il n'y avait pas plus prudent que Jean. Jamais il ne dépassait les limites de vitesse. Il mettait toujours sa ceinture. Il conduisait si prudemment. Pourtant les médias nous montrent sans cesse des gens qui nous disent qu'eux aussi, avant, ils pensaient que cela n'arrivait qu'aux autres. Mais ces gens-là, pour nous ce sont encore les autres.

Son regard tombait lentement. Ses larmes étaient sèches et pourtant leur poids pesait sur ses yeux. Après quelques soupirs, elle reprit.

- Ce lundi donc, il était dix heures. Je m'en souviens très distinctement. J'allais partir faire des courses, je terminais d'écrire la liste quand on sonna à la porte. Je suis allée ouvrir, me demandant qui cela pouvait bien être à cette heure de la matinée. J'ai un instant pensé à Jean. Je m'étais dit qu'il avait peut-être eu très peu de visites à faire. Cela arrivait parfois. Ce n'était pas lui. Je me souviens surtout de l'uniforme, bleu. Ce n'est qu'après que j'ai vu la personne qui était dedans. C'était un gendarme. Il me demanda sur un ton glacial si j'étais bien madame Denis, l'épouse du docteur Denis. Je répondis que oui. Il m'annonça sur un ton dramatique, le visage plein de commisération, la mort de Jean. Sur le moment je n'ai pas bien compris. Il m'a fallu plusieurs secondes pour vraiment saisir la portée de ses paroles "votre mari est mort, Madame". À ce moment je ne commandais plus à mon visage. J'ai senti ma face se raidir. J'ai immédiatement fermé la porte, je ne voulais pas que l'on me voie pleurer. Je me sentis tout à coup livide. Mes jambes semblaient me faire formidablement défaut. Je me suis assise dans la cuisine et je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je ne sais combien de temps cela a pu durer. L'heure du déjeuner avait passé et je ne m'en étais pas rendu compte. Dans l'après-midi, j'ai trouvé un peu de courage pour aller faire quelques courses. Je suis allée au supermarché car je n'avais pas la force d'affronter qui que ce soit. J'étais incapable de parler. Pour la première fois, j'appréciais l'anonymat de ces grandes surfaces. Vers dix-sept heures, Valérie est rentrée. Je lui ai annoncé sans ambages la mort de son père. J'aurais voulu le lui dire plus doucement mais je n'ai pas su trouver les mots. Comment exprimer doucement un tel fracas dans votre vie ? Elle s'est mise à pleurer. Moi aussi. Là non plus je n'ai pas su endiguer sa tristesse, ses larmes. Je n'en avais pas la force. Je n'ai même pas su trouver assez de forces pour me montrer forte devant elle. Lorsqu'elle commença à pleurer, je

ne pus m'empêcher de faire de même. Non, je n'avais pas cette force qui me manquait tant. J'aurais voulu pouvoir faire ça pour elle mais c'était trop dur. Beaucoup trop dur. Tu ne peux pas savoir ce que c'est tant que ça ne t'est pas arrivé. Je parlais des autres tout à l'heure. C'est vrai, lorsque ce sont les autres on est indifférent. On ne ressent pas la douleur. J'ai souffert, Jean. J'ai beaucoup souffert. Les jours qui suivirent furent terribles. Tout me semblait vide dans la maison. Je n'avais aucune force pour rien. J'avais la nausée dans le coeur. Cette envie de vomir, tout le temps. Le chagrin aussi. Tous les mauvais sentiments que l'on peut ressentir, on les ressent. Je ne faisais rien. Je pleurais. J'ai dû m'occuper de l'enterrement. Ces rapaces, ces chiens. Je les ai haïs. Ils m'ont presque harcelée. J'ai signé ce qu'ils voulaient, cela m'était égal. Je crois que je voulais être emportée moi aussi. Pour ne plus subir tout ça. Mourir, être délivrée. C'est facile. J'y pensais terriblement. Je n'aurais pas pu le faire. Comment le faire ? Et puis il y avait Valérie. C'est pour elle qu'il me restait un peu de force. Le peu que j'ai fait, c'était pour elle. Elle comptait sur moi. Son père, tu comprends, c'était tout pour elle, tout. Tu ne peux pas comprendre. Je t'ai expliqué mais tu ne peux pas comprendre. Il fallait les voir tous les deux. Ils s'aimaient. Elle l'aimait, il l'aimait, et moi je les aimais tous les deux.

Elle pleura. Jean resta muet, la gorge nouée. Il se fit violence pour retenir ses larmes. Il lui sourit gentiment et essuya les larmes qui lui traversaient le visage. Elle lui sourit à son tour, se moucha et continua son récit.

Le plus dur, ça a été pour Valérie. Elle avait, du jour au lendemain, perdu son soleil. Restait la lune dans une nuit froide. La lueur que je lui offris devait lui sembler bien pâle. Elle a beaucoup pleuré. Durant les premiers mois qui ont suivi sa mort, elle s'était enfermée dans une prostration presque totale. Elle ne parlait pratiquement plus à personne. J'arrivais à discuter un peu avec elle mais pour ce qui était des autres : camarades, maîtresse d'école, grands-parents, rien. Elle ne disait rien. Elle devait ressasser tous ses souvenirs. J'étais si triste de la voir ainsi. J'aurais voulu l'aider. Je suis allée trouver un psychanalyste, un ami de Jean. Il m'a dit qu'il fallait attendre, qu'on ne pouvait pas faire grand-chose, qu'elle reparlerait quand ça irait mieux. Mon deuil était double : je devais faire face à la mort de mon mari, celui que j'aimais tant, et il fallait en plus que je subisse la tristesse de ma fille. Cette période a duré près d'un an. Après, ça a commencé à aller mieux. Moi, j'avais repris mes activités au parti. Ça m'évitait de penser à ça. Ça me changeait les idées et puis j'ai été soutenue là-bas, je ne l'oublierai jamais. Quand nous nous sommes connus, Valérie allait déjà bien mieux. D'ailleurs tu ne serais jamais venu chez nous si ça avait gêné Valérie.

Jean sourit tandis que la nuit tombait. Valérie et ses amis revenaient du jardin. La conversation s'achevait. Maintenant Laure ne porterait plus le même regard sur ces événements. Elle pourra raconter cela sur un ton plus impersonnel, presque comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

Le lendemain matin, les yeux de Laure étaient embrumés. Il était sept heures, il faisait beau. Elle se sentait légère, libérée d'un fardeau qui lui pesait depuis trop longtemps. Elle était encore plus amoureuse de Jean, cet homme doux qui avait su l'écouter la veille. Elle l'aimait. Elle le regardait dormir. Des sourires lui venaient au visage. Il était si beau. Bientôt, elle n'y tint plus et ne put s'empêcher de l'embrasser. Elle savait que cela le réveillerait sans doute mais tant pis, la tentation était trop forte pour qu'elle y résistât davantage. Elle passa d'abord sa main le long de son bras, remontant doucement du poignet jusqu'à l'épaule, puis ce faisant, sa bouche plongea vers son cou roide. Elle l'embrassait mais lui ne bougeait pas. Laure passa alors la main dans ses cheveux bruns et, par inadvertance, lui chatouilla le creux de l'oreille. C'est alors qu'il eut un léger moment de sursaut qui suffit à le faire sortir de son sommeil. Il s'éveillait doucement, les yeux encore pleins de torpeur. Laure lui souriait éperdument, d'un clin d'oeil, elle se donnait tout entière à lui. Elle s'approcha encore de lui et l'embrassa sur le front. Il fut alors presque magiquement tiré de sa langueur et il la prit dans ses bras. Ils firent voluptueusement l'amour pendant de longs moments. Aucun d'entre eux ne semblait vouloir s'arrêter. Lorsqu'enfin ils furent tout à fait las, ils s'arrêtèrent et se regardèrent langoureusement. Laure se mit à sourire, puis à rire même, avant de dire à Jean :

- Épouse-moi !

- Tu... Tu veux que l'on se marie ?

- Oui, dit-elle en souriant. Marie-moi ! Tu seras aussi bon père que mari. Je t'aime.

Jean fut ravi d'être aimé si fort par cette femme si belle, si sensuelle et si intelligente. Ils firent de nouveau l'amour avant de descendre déjeuner.

Chapitre 7

La résolution était prise, il fallait l'annoncer à Valérie. Laure craignait quelque peu qu'elle le prît mal, comme une sorte de reniement de son défunt père. Ils étaient tous trois attablés pour le repas du matin. Une bonne humeur flottait dans la maison comme un premier jour de printemps à la fin d'un hiver. Le soleil leur apportait ses meilleurs rayons de chaleur. Valérie était tout à fait détendue, la journée s'annonçait bien : elle devait aller en ville avec des amies afin d'acheter quelques vêtements.

Ce fut Laure qui prit la parole en s'adressant à Valérie. Elle lui rappela les événements qui s'étaient produits ces derniers mois. Elle lui raconta avec force détails la façon dont Jean et elle s'étaient peu à peu attachés. Les préliminaires furent assez longs, comme lorsque quelqu'un veut exposer un projet, qu'il sait ne pas être accepté d'avance et qu'il se croit obligé d'apporter mille et une justifications avant d'en venir au fait, sans se rendre compte que son auditoire écoute d'une oreille de plus en plus distraite et qu'il n'a plus que deux mots à la bouche "au fait !". Laure finit cependant, après un long monologue, par annoncer à sa fille leur intention de se marier. Elle lui demanda son avis, sa permission même. Elle espérait avoir déployé assez de précautions pour ne pas la fâcher.

Valérie avait compris ce que lui dirait sa mère dès le début de la conversation. Laure fut toute surprise de constater que son enfant n'était pas contre ce projet. On peut même dire qu'elle l'approuvait. C'était tout au moins ce qu'elle disait. Valérie s'était attachée à Jean. Non pas comme avec son père, ce qui aurait été impossible, tant ceux-ci eurent une relation intense mais elle l'aimait assez tout de même pour qu'il épousât sa mère. Cette dernière paraissait très soulagée. Elle était reconnaissante envers sa fille. Elle se disait que ce jour était un tournant de sa vie.

Les mois suivants furent entièrement consacrés aux préparatifs nécessaires à une pareille fête. Ceux-ci furent strictement listés et datés par Laure qui avait déjà été mariée une fois et qui connaissait par conséquent les affres à éviter. C'était d'ailleurs heureux car Jean ne lui apportait que peu d'aide. Le candidat au mariage était un doux rêveur, pas très au fait de l'organisation en général. La foule de choses auxquelles il fallait penser le submergea bien vite et il préféra laisser à Laure le soin de tout organiser. Il ne fut donc finalement consulté que pour deux choses : la liste des invités à la cérémonie, au vin d'honneur puis au repas, et le menu. Celles-ci ne se passèrent d'ailleurs pas sans mal et Laure savait par avance qu'il y aurait avec Jean, matière à discussion.

Une première liste des "indispensables" tels que parents, grands-parents, oncles et tantes, fut d'abord rapidement établie. Il fallut ensuite ajouter les amis communs, ce qui ne posa guère de problèmes : on inviterait les voisins d'en face avec qui l'on s'entend bien, certains amis du parti, le couple d'amis connu en vacances l'an dernier. Vinrent ensuite les amis de l'un et de l'autre. On avait convenu de ne pas fixer de limite numérique pour la cérémonie et le vin d'honneur si bien que chacun pouvait inviter autant de personnes qu'il le souhaitait. Néanmoins, les futurs époux eurent à faire face à un épineux problème, personnifié par un certain François. François Levallon était un ami d'enfance de Jean. Ils se connaissaient depuis toujours et même s'ils ne se voyaient plus beaucoup à cause de Laure, Jean n'envisageait pas un instant de ne pas l'inviter. François était presque un marginal. Il était en tout cas en passe de le devenir. Celui-ci avait toujours été un atypique. Il avait arrêté les études très tôt pour se consacrer au dessin et à la peinture. Il possédait cependant une culture formidable tant il lisait et rencontrait de gens. Sa simplicité et son intelligence rendaient son contact agréable, recherché même. Il vendait ses toiles sur les marchés, plus rarement dans des galeries lyonnaises de seconde zone. Il essayait d'en vivre tant bien que mal et n'y serait sans doute pas arrivé sans quelques généreux mécènes. Jean, avec quelques autres, faisait partie de ceux-là. Ce n'était pas tant ce qui choquait Laure. Elle lui reprochait, à juste titre, de boire. Celui-ci glissait en effet peu à peu vers l'alcoolisme. Laure ne comptait plus le nombre de fois où Jean avait dû aller le rechercher au commissariat du quartier. Elle ne comptait plus les dettes contractées auprès des différents cafetiers de Croix-Rousse que Jean avait dû éponger. Elle comprenait et respectait cependant les liens d'amitié qui pouvaient unir son mari à ce buveur invétéré. Elle ne voulait pas les remettre en cause, cependant elle voulait simplement s'assurer que son mariage serait réussi et elle ne voulait pas risquer de le voir saoul ce jour-là.

Jean, qui bien sûr n'entendait pas les choses ainsi, formula mille promesses sur la bonne tenue de son ami de toujours. Il veillerait personnellement à limiter, ou tout au moins retarder, l'enivrement de l'artiste. Il établirait un cordon de sécurité, composé d'amis sûrs, il parlerait personnellement à François de la manière dont il aurait à se tenir. Il n'eut sans doute pas été possible de compter les trouvailles fantastiques que Jean avait rétorquées aux non moins nombreuses objections de sa future épouse. De l'amitié ou de l'amour, lequel céderait ? Les passes d'armes se succédèrent bientôt à un rythme effréné et la discussion fut longue avant de parvenir à un accord : il pourrait venir, mais il avait été convenu qu'il serait sous la plus étroite surveillance.

Une fois la difficile sélection des convives opérée, Laure ne consulta plus Jean que pour le menu. Il faut dire qu'il n'y avait pas là matière à discussion car aussi bien Laure que Jean pouvaient être qualifiés de gourmets. Par conséquent, la discussion ne porta que sur les préférences de l'un ou de l'autre. On n'avait pas demandé l'avis des parents à cette occasion car, comme cela se fait de nos jours, ce n'était pas les parents qui organisaient le mariage - et par conséquent payaient - mais bien les mariés eux-mêmes. Cela eut comme principal avantage pour ceux-ci de pouvoir tout organiser à leur convenance. Ils ne se verraient pas imposer telle ou telle arrière-grand-tante, ni de choisir un Château-Yquem plutôt qu'un Château-Lafite-Rothschild. Le menu fut donc assez rapidement établi et allait pouvoir être envoyé au traiteur choisi pour l'occasion.

Pour le reste, Laure décida à peu près seule des détails de la réception car Jean était par trop éloigné de préoccupations telles la location d'une salle de réception, l'édition des faire-part ou la réservation de chambres d'hôtel pour les quelques invités qui n'étaient pas du cru. De loin en loin, les formalités se réglaient les unes après les autres et le jour des noces approchait rapidement. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, l'inquiétude de Laure allait en s'accroissant. Elle avait toujours peur d'oublier une chose importante. Les événements lui donnèrent cependant tort. Le jour crucial était enfin arrivé, la cérémonie fut des plus réussies et quant à la fête, elle combla les jeunes mariés et tous les convives de bonheur. Rien, ou presque, n'était venu ternir les festivités, et surtout pas François qui, ce jour-là, s'était admirablement tenu. Seul un incident se produisit au cours du dîner ; d'aspect anodin, il allait pourtant tout changer. Jean, au faîte de sa joie, s'adressa à Valérie et lui dit sur le ton de la plaisanterie qu'elle pourrait maintenant l'appeler "papa" puisqu'il était marié à sa mère. Il s'aperçut immédiatement qu'il n'aurait pas dû dire cela car celle-ci fronça les sourcils et ses yeux se mirent à briller. Un flot immédiat de larmes jaillit de ses yeux soudainement remplis de tristesse. Elle partit en courant et ne reparut pas de la soirée. Jean regrettait ce qu'il avait dit et s'en voulait de l'avoir blessée bien que cela ne fût pas dans son intention. Il aurait voulu que ces paroles ne fussent point prononcées, il aurait voulu les rattraper avant qu'elles ne dépassent les frontières de sa bouche mais il ne le pouvait point. Ce regrettable incident gâcha un peu son plaisir au point que Laure l'avait parfois surpris maugréant dans son coin. Celui-ci ne put faire autrement que d'expliquer ses malheureuses paroles à sa femme.

Chapitre 8

Les mariés n'avaient que peu dormi durant leur nuit de noces et il n'en fut que plus difficile pour eux de se lever le lendemain matin. Il avait fort heureusement été convenu qu'il n'y aurait pas de lendemain de noces et qu'ainsi, les deux jeunes mariés ne recevraient personne chez eux. Ceux des invités qui étaient éloignés avaient pu dormir à l'hôtel, quant aux autres, ils étaient simplement rentrés chez eux. Ce ne fut que vers onze heures et demie que la famille se retrouva autour de la table de la cuisine pour le petit déjeuner. Laure traînait encore avec elle un lourd sommeil qu'elle n'arrivait pas à évacuer. Valérie affichait un air désespérément triste vu les circonstances. Lorsqu'elle arriva dans la cuisine, elle embrassa sa mère mais refusa d'embrasser Jean. Cela était très inhabituel car Valérie aimait bien Jean et l'un comme l'autre avaient remarqué que c'était à dessein que Valérie avait marqué cette distance. Le déjeuner fut des plus silencieux. Hormis quelques bruits de cuillères ou de bols, nulle discussion ne vint perturber le silence abrutissant qui avait envahi la pièce et qui s'était subitement installé comme s'il était chez lui, un peu comme on n'ose pas renvoyer un ami qui tarde à partir alors que l'on tombe de sommeil dans une fin de soirée lancinante.

Valérie quitta la table aussitôt après avoir terminé son bol de chocolat. Elle prit soin de le mettre dans le lave-vaisselle puis sortit sans un mot. Elle monta alors rapidement dans sa chambre et s'y enferma. Elle s'approcha lentement de l'une des fenêtres, écarta doucement les rideaux et regarda au travers des vitres. Il faisait beau, le ciel était d'un bleu trop clair pour être regardé les yeux grands ouverts. Sa luminosité était renforcée par les éclats du soleil qui brillait presque à son zénith. Le temps était plein de joie, l'école était fermée pour tout l'été et les vacances à la mer étaient toutes proches. Toutes ces choses auraient, quelque temps plus tôt, fait le bonheur de Valérie mais aujourd'hui elle était morne et triste. Elle pensait maintenant à son père, son pauvre père mort dans un accident de voiture lorsqu'elle n'était qu'une petite enfant. Il était aujourd'hui remplacé. Remplacé dans les bras de sa mère, remplacé à la maison, et bientôt son père ne serait plus son père, on lui en donnerait un autre ; celui que sa mère avait épousé. Il n'existait plus, il avait été effacé. Elle seule continuait à penser à lui pour le faire vivre encore un peu, au moins dans ses pensées. Ses souvenirs se firent plus vifs et plus incisifs. Chacune des images qui lui parvenaient aux yeux était comme une coupure sur la peau : d'abord on ne sent rien, puis un petit picotement survient, et enfin, le liquide vital, le sang de la vie s'échappe, fuit entre nos doigts sans qu'on puisse l'arrêter. Valérie était soudainement coupée de partout, elle ne pouvait plus couvrir ses meurtrissures tant elles étaient nombreuses. Le flot de souvenirs qui se déversait devant elle était comme

son sang qui coulait, innombrable. Elle avait mal, elle souffrait et en même temps elle était heureuse de revoir son père, lui qui l'aimait tant.

Un vieil homme qui claudiquait dans la rue la ramena soudainement à la réalité. Ses images s'enfuyaient sans qu'elle puisse les retenir et bientôt, seule la vision du vieillard lui restait. Ses blessures étaient à présent refermées et il ne lui restait plus qu'une douce sensation de bien-être, de satiété. Sa rencontre avec son père l'avait complètement apaisée. Valérie connut pour la première fois une telle sensation. Elle avait pu faire revivre son père, l'espace de quelques instants, simplement en se souvenant, en se laissant aller. Elle avait su oublier le monde réel, pour bâtir le sien, plus beau, plus formidable, plein de lumière et de musique douce. Partie pour une courte escapade elle en était revenue comme transformée. Sa mauvaise humeur était passée et elle alla se réconcilier avec Jean. C'était la même Valérie qu'avant qui était redescendue de sa chambre. Laure et Jean étaient heureux que leur fille le prenne ainsi, qu'elle tourne à son tour la douloureuse page de son enfance meurtrie par la mort. Jean s'excusa encore une dernière fois auprès de Laure avant que l'incident ne fût définitivement déclaré clos.

Ils espéraient beaucoup des vacances à venir. Cela allait être la première fois qu'ils partiraient trois semaines ensemble et il avait été décidé que Valérie, qui allait bientôt avoir quinze ans, pourrait jouir d'une autonomie plus grande qu'auparavant. Elle serait autorisée à rentrer plus tard le soir si elle désirait rester avec des amis, Laure envisageait même de la laisser aller dans des discothèques si sa fille le lui demandait. On avait décidé de partir sur les bords de la Méditerranée. Mèze était une petite ville située entre Béziers et Montpellier, sur les bords du bassin de Thau. Bien que très proche du bord de mer, cette petite bourgade avait jusqu'alors été épargnée par la masse des estivants car elle n'offrait que peu de capacité d'accueil. Laure avait réservé une chambre en pension complète au *Grand Hôtel*, le seul qui dispose d'un vaste parc boisé par une foule d'arbres centenaires. Ceux-ci offraient aux clients de l'établissement de larges espaces ombragés, fort appréciés en période de canicule. Laure, comme à son habitude avait entièrement pris à sa charge les préparatifs du départ. Elle ne préférait pas se fier à son mari qui l'aurait sans doute dissuadée de prendre telle ou telle chose au motif que cela alourdirait les bagages. Elle demanda par contre à Valérie de l'aider à faire les valises. Cela fut l'occasion pour elles de se retrouver un peu car avec l'organisation du mariage, Laure n'avait guère eu de temps à consacrer à sa fille ces dernières semaines. Maintenant il allait en être autrement : les vacances étaient là, belles à croquer, elle allait avoir du temps pour son enfant chérie, sa chair. Valérie apprécia ces quelques temps passés en compagnie de sa mère. Elle avait la douce impression de se retrouver au

temps où son père était encore. Elle s'était inutilement mise à l'attendre comme s'il allait rentrer à la fin de sa journée de consultations. Le passé resurgissait en elle sans qu'elle puisse le contrôler, elle s'enivrait rapidement d'images pleines de félicité. Son père coulait à nouveau dans ses veines et bientôt il lui frappait aux tempes de façon inconsidérée. Elle le voyait, il était là devant elle, aussi présent qu'inaccessible. Il souriait et la regardait puis disparut subitement.

Valérie reprit alors rapidement connaissance et continua de plier ses affaires. Elle était à présent joyeuse et elle se jeta dans les bras de sa mère. Elles continuèrent longtemps à entasser des vêtements de larges valises et ce fut pour elles un moment de joie et de tendresse filiale. Les bagages étaient presque clos lorsque Valérie aperçut un grand carton dans le fond de l'armoire de sa mère. Elle ne put s'empêcher de l'ouvrir. Elle le tira d'abord hors de l'armoire et le posa délicatement sur le sol. Bien que volumineux, il ne pesait que peu de poids et elle n'eut pas grand mal à le déplacer. Alors qu'elle s'apprêtait à l'ouvrir, elle vit qu'il était fermé hermétiquement au moyen d'une large bande de ruban adhésif. De plus il ne portait pas la moindre inscription. Étonnée, Valérie demanda à sa mère ce qu'il pouvait renfermer. Un peu émue, Laure lui dit qu'il y avait dedans un certain nombre d'affaires qu'elle mettait lorsqu'elle était petite et que bien sûr elle ne pouvait à présent plus mettre. Son cœur se serra encore davantage lorsque sa fille lui demanda d'ouvrir le carton. Elle voulait voir de ses yeux ses petits habits d'enfant. Laure avait maintenant la gorge nouée et n'arrivait plus à parler qu'à grand-peine. Chacun de ses mots était une arête de poisson qui lui transperçait la gorge. Ses phrases se raccourcissaient, tel un robinet dont on diminue le débit. Bientôt ses mots ne formaient plus qu'un vague goutte à goutte irrégulier et le flot de ses paroles était devenu incompréhensible. Envahie par ses émotions, Laure n'entendait plus ce qu'elle disait, ses propres paroles devenaient insensées.

Valérie baignait dans ce flot soudainement devenu chaud et moite. Elle n'en avait pas perçu la teneur mais fut presque choquée de l'émotion que sa question avait pu causer à sa mère. Elle avait simplement compris qu'il était question de son père... souvenirs précieux... garder toujours... regrets. Elle avait senti à quel point cette boîte de carton pouvait être importante aux yeux de sa mère. C'était pour cette femme la boîte à bijoux des autres femmes, celle qui renferme un trésor. Son trésor à elle n'était constitué que d'inutiles jupes et chemisiers d'enfant. Elle avait dû garder près d'elle ce trésor comme un fardeau, sans en parler à quiconque, gardant jalousement son secret, gardant cette boîte ouverte sur le passé. Elle devait venir y puiser de temps à autre une force qu'elle n'avait plus, un sourire qui lui manquait, de l'amour même.

Puis elle avait dû commencer à venir le voir moins souvent, déjà il était à demi refermé, comme si ses paupières commençaient de se refermer lentement mais inexorablement. Un jour enfin, elle avait dû le fermer avec de l'adhésif, pour qu'il n'en parte pas ou bien pour qu'il ne voie pas qu'il avait été balayé, supplanté, dépassé. Elle l'avait bâillonné, elle l'avait rangé au plus profond d'une obscure armoire pour qu'il ne les voie pas tous les deux, avec celui qui s'ébattait à sa place dans sa chambre et dans son lit.

Elle avait compris que son père ne serait plus maintenant qu'un souvenir auquel on pense de temps en temps avec un peu de nostalgie. Elle avait compris aussi que c'était malgré elle que sa mère avait trahi son père. Elle savait qu'au fond d'elle-même elle l'aimait toujours et que s'il était toujours vivant, jamais elle ne se serait mariée avec l'autre. Elle voyait avec peine la rougeur de ses yeux exprimant les mêmes sentiments que ceux qu'elle pouvait elle-même ressentir. Elles étaient deux veuves et orphelines abandonnées que personne ne sauverait.

Laure partit dans la salle de bains qui jouxtait la chambre à coucher et s'y enferma pour demeurer seule à supporter le poids de son erreur. Valérie se retrouva seule, face à cette boîte qui l'attirait magiquement. Que devait-elle renfermer ? De vieux vêtements usés et démodés, un souvenir de son père ? Une odeur passée ? Elle regardait cette boîte qui lui semblait être un paquet-cadeau attendant d'être ouvert. Cette vision lui rappela soudain son père qui lui offrait une multitude de présents. Ces images lui revinrent avec une telle ferveur, une telle véracité, qu'elle brûlait d'envie de les revivre, d'être de nouveau dans la candeur de son âge d'enfant d'alors. Le carton était toujours là, plein d'inertie et d'arrogance. Il se tenait fermé comme une huître, presque par provocation. Valérie ressentait une irrésistible envie de l'éventrer, de le voir béant et de se saisir de son contenu. Elle voulait à présent un cadeau de son père comme au temps des jours heureux. Ce carton gisant par terre n'était-il pas un concentré de cadeaux que lui avait naguère fait son père ? N'avait-elle pas le droit de prendre ne serait-ce qu'un vêtement puisqu'ils lui avaient appartenu ?

Elle n'eut bientôt plus qu'une idée en tête : il lui fallait à tout prix s'emparer de l'un de ses vêtements. Ce serait son père qui le lui offrirait de nouveau, elle le verrait encore avec ses yeux doux lui donner un petit paquet qu'elle s'empresserait d'ouvrir. Ses yeux pétilleraient devant son bonheur retrouvé. Elle le remercierait, l'embrasserait et rirait. Il la prendrait dans ses bras, lui rendrait ses baisers et ils s'étreindraient longuement, sans pouvoir s'arrêter. Cette pensée était trop forte pour qu'elle y résistât davantage. Elle se rendit hâtivement dans sa chambre, ouvrit son cartable et s'empara de sa trousse pour y extraire ses ciseaux de bureau. Elle transperça frénétiquement le

ruban adhésif tout en gardant un œil sur la porte de la salle de bains. Il fut bientôt lacéré de part en part. Elle avait du mal à se contenir ; ses sentiments mélangés l'envahirent rapidement. Elle ressentait un peu de peur, d'angoisse mais aussi de bonheur et de chaleur. Raidis par l'angoisse, ses membres ne lui obéissaient pratiquement plus. Ses petits doigts si agiles n'étaient plus que de vulgaires bâtons de craie, roides et inflexibles. La porte de la salle d'eau était toujours fermée lorsqu'enfin elle parvint à ouvrir le carton. Elle l'ouvrit perfidement et y trouva une odeur d'extrême jeunesse. Il y avait là ses jeunes années enfermées, tapies dans l'obscurité. Elle en extirpa un petit bonnet rose et blanc et l'enfouit rapidement dans sa poche. Sa peur, loin de s'estomper, grandissait encore. Son œil, rivé sur la porte, ne pouvait s'en détacher. Elle referma grossièrement le carton et pour masquer son larcin, elle le rangea dans l'armoire, à l'endroit même où il se trouvait.

Valérie, délivrée de ses frissons, se dirigea avec calme vers sa chambre. Elle contempla avidement le petit bonnet que son père venait de lui offrir. Elle le trouva si beau qu'elle se jeta à son cou pour l'embrasser. Il lui rendit son baiser avec tendresse puis ils se mirent à rire tous les deux dans une atmosphère aux coins embrumés, comme empreinte d'irréalité. Rien ne leur importait plus alors, ils étaient là tous les deux. Qu'est-ce qui pouvait avoir de l'importance puisqu'ils étaient réunis ? Ces quelques instants de bonheur avaient complètement enivré Valérie. Rassérénée, elle alla ranger son bonnet dans son placard. Mais lorsqu'elle se retourna pour sourire encore à son père, il n'était plus là, il était parti. Triste et joyeuse à la fois, elle reprenait doucement son calme. Le temps ne se pressait pas, la lumière était son amie, les meubles mêmes semblaient lui sourire. Elle se laissa emporter par le flot de son sang qui lui battait encore aux tempes. Déjà elle repensait à ce qui venait de se passer, le cadeau de son père, leurs brèves retrouvailles, puis leur séparation. Toutes ces choses se heurtaient confusément à son esprit. Elles étaient toutes proches et pourtant elles lui semblaient déjà lointaines. Son corps frissonnait encore et elle avait l'impression de ne pas avoir vécu ce dont elle se souvenait maintenant.

Quelques minutes s'écoulèrent encore avant que Valérie ne revienne complètement à la réalité. Elle s'aperçut soudain qu'une foule de choses étaient suspendues, comme attendant son retour. Elle réalisa que lorsqu'elle était avec son père, tout à l'heure, tout le reste s'était volatilisé, plus rien n'existait. Son père emplissait son souvenir, ne laissant nulle place au moindre décor, au plus petit objet. Elle retrouva ces choses comme elle les avait laissées, comme une maison que l'on retrouve au retour des vacances : rassurante mais froide, presque étrangère. Elle se rappela que sa mère était dans la salle de bains. Elle voulait aller la voir. À présent qu'elle était

heureuse, elle voulait que sa mère le soit aussi. Elle ne voulait plus que sa mère pleure ainsi. Elle voulait la consoler, lui faire un câlin plein de tendresse comme celui qu'elle fit avec son père il y a un moment. Son père, son papa, ses mots qui lui vinrent à l'esprit résonnaient sans s'arrêter dans sa tête. Allait-elle parler de lui à sa mère ? Allait-elle lui dire qu'il était revenu, qu'il lui avait apporté un cadeau ? Lui dire qu'il était déjà reparti ? À toutes ces questions qui lui venaient, Valérie brûlait d'envie de répondre oui. Mais que dire ? Comment expliquer son apparition soudaine et sa disparition brutale ? Elle s'aperçut que ses questions amenaient d'autres questions. Elle comprit aussi que son récit ne pouvait que faire du mal à sa mère qui était déjà en proie à un cruel déchirement. Enfin, se disait-elle, il était possible que son père aille aussi voir sa mère et que ce soit mieux ainsi, qu'il ne faille pas bousculer l'ordre des choses.

Elle réfléchissait à tout cela, tandis qu'elle se dirigeait vers la chambre de sa mère. Elle résolut de ne rien dire, de profiter égoïstement des visites de son père. Elle n'était d'ailleurs pas certaine qu'il reviendrait la voir. Le couloir fut promptement traversé et, l'instant d'après, elle frappa à la porte de la salle d'eau. Elle n'entendit pour toute réponse qu'un timide râle qui semblait venir d'outre-tombe. Elle ouvrit la porte et vit sa mère, gémissante, étendue sur le sol carrelé de la pièce. Par sa seule présence, elle reconforta sa mère qui cessa bientôt de pleurer. Aucune d'elle ne parla, elles se regardaient, longuement, et comprirent qu'elles pensaient au même homme qu'elles chérissaient toujours au plus profond de leur cœur. Elles lui appartenaient encore, comme il leur appartenait toujours. Elles seules pouvaient continuer de le faire vivre, maintenant qu'il était mort. À elles, il incombait d'entretenir la flamme, de continuer de faire brûler cet amour qui n'arrivait pas à s'éteindre, à s'oublier, malgré les efforts désespérés du temps qui passe et repasse comme une mer et sa marée qui abattent inlassablement les plus belles forteresses édifiées par des enfants. Le temps, cette fois-ci, semblait impuissant. Cet être fantomatique qu'on dit pourtant si puissant, lui, le Temps, il n'arrivait pas à remettre bon ordre dans ses affaires. Il butait devant deux pauvres femmes, dont une encore enfant. Elles aussi pourtant croyaient en lui, attendaient sa venue, sa délivrance mais il ne les délivrait pas. Il n'était même pas capable d'alléger leur fardeau, pesant, toujours plus présent, presque palpable. Leur communion malheureuse se lisait sur leurs visages hâves, meurtris par le chagrin inconsolable. Chacune à sa façon tentait de se tromper, de s'abuser. L'une, par un remplaçant qu'elle s'efforçait d'aimer, l'autre par des délires habillés de réalité.

Chapitre 9

L'après-midi avait à peine suffi pour en terminer avec les préparatifs du voyage mais enfin, lorsque Jean rentra, les bagages étaient fin prêts pour le départ qui avait été fixé au lendemain. Il était déjà tard lorsque Laure servit le maigre dîner qu'elle avait préparé. Une grande lassitude s'était emparée de la cuisine insuffisamment éclairée. La lumière blafarde qui s'échappait de l'ampoule électrique du plafonnier s'abattait sur leurs épaules et faisait naître d'inquiétantes ombres au dessus de leurs assiettes. Il régnait une atmosphère lourde de nuit d'été orageuse. Les quelques mots qui furent échangés ne suffirent pas à dissiper cette sourde pesanteur. Jean, déjà harassé par une journée de labeur, s'accommoda de la situation, trop las pour combattre la morosité générale qui s'était installée comme l'armée de l'occupant s'installe dans le pays ennemi, exsangue et vaincu. On ne débarrassa même pas la table après le repas, tant chacun était pressé de fuir ce lieu, devenu complètement inhospitalier.

Valérie fut envoyée au lit par ses parents qui la pressaient d'aller dormir car la journée du lendemain serait fatigante et l'on se lèverait tôt. Ils s'installèrent quelques instants dans le salon, espérant y trouver une atmosphère plus encourageante. Ils s'assirent sur le divan, serrés l'un contre l'autre, unis contre les ténèbres qui se présentaient à eux. De beaux jours de vacances devaient s'ouvrir à eux et pourtant ils paraissaient se trouver face au néant. Jean enveloppa Laure de ses bras, l'embrassa gentiment dans le cou puis, passant la main dans ses cheveux, trempa ses lèvres amoureuses sur sa bouche. Elle s'abandonna à lui, sans forces, usée, comme lorsqu'au fond du trou on s'abandonne à la boisson sans aucun espoir de refaire un jour surface dans le monde des vivants. Il embrassait un corps, même plus une femme, que toute volonté avait abandonné. Ragaillardi par cette tendresse inespérée, la fougue du mâle se réveilla en lui et bientôt il la traîna jusqu'à la chambre à coucher, pressé qu'il était de finir son ouvrage. Arrivé à destination, il se dévêtit avec empressement et déjà au lit, il attendait impatientement que sa femme sorte de la salle de bain, d'où elle lui volait d'interminables minutes. Lorsqu'enfin elle se présenta face à lui, parée d'une chemise de nuit presque transparente, il éprouvait déjà une incoercible érection. Elle, écoeurée d'elle-même, se jeta dans le lit, prête à se laisser violer sans rien dire, prête même à lui faire croire qu'elle prenait du plaisir pour se rendre encore plus malheureuse, porter encore le deuil du seul être qu'elle aimait.

Brutalement, il la secouait de haut en bas, interminablement. La chaleur de la pièce, mêlée à son excitation, le faisait suer à grosses gouttes. Elle sentait son corps moite contre le sien, ruisselant, il glissait sur elle comme une grosse limace informe et dégouttante. Il l'embrassait partout et avidement avant de

recommencer à copuler vulgairement. Épanoui qu'il était, il ne se rendait même pas compte du calvaire de celle qu'il chérissait pourtant de tout son amour. Il la violait, elle se violait elle-même comme pour se châtier.

Valérie dormait, au même moment. Elle dormait d'un sommeil peuplé de rêves dérangeants. Sur un bateau, elle tanguait, avait mal au coeur, le même mal au coeur que sa mère, ballottée de l'avant vers l'arrière par un autre Jean que le sien, supportait silencieusement.

Chapitre 10

Sept heures du matin. Jean s'était levé le premier tandis que sa femme et sa fille dormaient encore. Il leur prépara gentiment un petit déjeuner très copieux. Il était allé tout exprès à la boulangerie pour leur apporter du pain frais, des croissants ainsi qu'un petit pain au lait pour Valérie. Les douces sensations de la veille lui collaient encore à la peau et ce souvenir agréable l'avait mis de bonne humeur. Il fit chauffer de l'eau pour le thé de Laure et pour son café ainsi qu'une petite casserole de lait pour leur fille. Lorsqu'il eut tout ordonné sur la table de la cuisine, il alla les réveiller délicatement l'une après l'autre. Ce fut d'abord le tour de Laure, à qui il caressa doucement la chevelure tout en l'embrassant tendrement dans le cou. Celle-ci finit par ouvrir ses beaux yeux gris encore pleins de sommeil. Ensuite, il se dirigea vers la chambre de Valérie qu'il réveilla par de petites secousses à l'épaule. Comme sa mère, elle s'extirpait difficilement de son lourd endormissement. Encore pleine de torpeur, elle regarda Jean et lui fit un sourire sincère. L'esprit encore embrumé, elle voyait son père qui se penchait sur elle et une indicible joie s'emparait d'elle.

Le repas fut tranquillement consommé puis, tandis que Jean chargeait la voiture de divers bagages, la mère et la fille nettoyaient la vaisselle sale du déjeuner. Le chargement du véhicule se fit assez laborieusement car comme toujours, les valises étaient innombrables, les équipements de loisirs volumineux et variés. On y trouvait pêle-mêle une gaule équipée d'un moulinet à blocage automatique, un tabouret de pêche s'ouvrant sur le dessus et renfermant quantité de petits accessoires indispensables - plombs, fils, hameçons, ciseaux, etc. - mais aussi un bateau pneumatique, un cerf-volant, une dizaine de livres in-folio, un poste de radio portable. Bientôt, Laure et Valérie se trouvaient sur le trottoir, regardant Jean s'activer autour de la voiture. Elles se demandaient si tout pourrait rentrer. Déjà, leur impatience grandissait et elles envisageaient de renoncer à quelques objets qui, finalement, ne seraient pas tout à fait indispensables. Heureusement, au bout de bon nombre de tentatives, Jean avait finalement réussi ce qui paraissait impossible. Pour se faire, l'espace vital de Valérie, à l'arrière de l'auto, avait été singulièrement réduit pour ne plus lui laisser que le strict minimum : de quoi s'asseoir mais pas plus.

Vers neuf heures, tout le monde était embarqué, prêt à partir à l'assaut de la Méditerranée. Le voyage se passa sans notable incident, malgré quelques ralentissements rencontrés çà et là. Le temps était beau et les chauds rayons du soleil qui traversaient l'habitacle exigü finirent, à la longue, par y faire régner une atmosphère étouffante. Par prévoyance, on avait emporté une

bouteille d'eau qui ne manqua pas d'être bue jusqu'à la dernière goutte. Lorsqu'enfin le voyage arriva à sa fin, les muscles étaient engourdis, les têtes abasourdis par le ronflement continu du moteur et les corps surchauffés par leur trop longue exposition au soleil.

Enfin, les voyageurs atteignirent leur but tandis que le *Grand Hôtel* se dressait fièrement devant eux. L'établissement avait été édifié au milieu du dix-neuvième siècle, en 1857 pour le compte de Louis Napoléon Bonaparte. Il en fit don à sa très belle épouse, Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, pour la remercier de lui avoir donné un fils qui fut d'ailleurs par la suite tragiquement tué en Afrique à l'âge de vingt-trois ans. L'édifice avait été construit de façon à rappeler les temples grecs de l'antiquité. L'imposante façade en reprenait les principales caractéristiques. Les estivants ne manquèrent pas d'être éblouis par les magnifiques colonnes corinthiennes, surmontées d'un large fronton supportant lui-même un acrotère à l'effigie d'Eugénie. Chaque colonne ne mesurait pas moins de deux mètres de diamètre et neuf mètres de hauteur.

Un porteur sortit hâtivement de l'établissement pour se précipiter au-devant des arrivants. Très vite, il fut suivi d'un second, qui ne fut pas de trop tant les bagages étaient nombreux. Les formalités d'entrée accomplies, on monta dans la chambre soigneusement préparée pour leur arrivée. Dès l'ouverture de la porte, une bonne odeur de fraîcheur se dégageait. La chambre était claire et spacieuse. Les meubles, bien qu'ils ne fussent pas d'époque, correspondaient au style du bâtiment. Les lits semblaient être des plus douillet. De vastes fenêtres laissaient pénétrer la lumière du soleil. Enfin, on avait disposé un joli bouquet de fleurs odorantes d'un bleu ciel dans un large vase. On s'empessa de ranger les affaires dans les armoires, d'envahir la salle de bains de crèmes, savons, brosses à dents, parfums et autres accessoires.

L'après-midi touchait à sa fin. Déjà le soleil n'était plus aussi chaud, sa lumière se faisait moins vive. En quelques heures, tous s'étaient habitués au nouveau rythme des vacances : il n'était plus question de se presser, il fallait au contraire prendre son temps, se laisser aller à ses envies ou à sa paresse. Commander et ne plus rien faire par soi-même. Tel était l'état d'esprit dans lequel se trouvaient maintenant Valérie, Laure et Jean. Ce dernier, qui la veille encore travaillait, fut le prompt de tous à se laisser enivrer par la douceur de vivre qui régnait ici. Il gouttait avec délice chacune de ces minutes passées inutilement dans une confortable chaise longue. Au milieu de l'après-midi, il s'était emparé d'un livre et en entreprit la lecture. Un peu plus tard, il avait commandé un jus de fruits, prétextant un coup de chaleur bien qu'il fût à l'ombre et qu'il ne produisait aucun effort. Plus tard encore,

terrassé par son livre, il avait brusquement chaviré dans un lourd sommeil.

Chacun se préparait déjà à passer une sympathique soirée organisée par l'animateur de l'hôtel. On prendrait tout d'abord l'apéritif afin de lier de nouvelles connaissances puis on prendrait le dîner dans la vaste salle à manger avant d'assister au spectacle qui était donné en soirée. Valérie était remontée la première dans la grande chambre du deuxième étage. Il fallait pour y parvenir emprunter l'un des quatre ascenseurs de l'établissement puis traverser un long et large couloir pour enfin trouver la chambre numéro 240. Une fois arrivée, elle se déshabilla rapidement, prit une nouvelle robe pour la soirée et fila directement dans la luxueuse salle de bains afin de se laver. Elle laissa ruisseler l'eau sur sa peau pendant de longs moments, comme pour apaiser les morsures du soleil. Lorsqu'elle fut enfin repue de ce flot ininterrompu, elle se badigeonna le corps de savon parfumé à la lavande. À peine avait-elle terminé que Laure arriva elle aussi pour se refaire une beauté dans la salle d'eau marbrée. Valérie lui laissa la place et l'attendit patiemment, sans penser à rien, profitant simplement du moment qui s'offrait à elle pour s'étendre sur son lit. Lorsque Laure fut enfin prête, elles descendirent toutes les deux comme deux femmes du monde se rendent à une soirée mondaine.

Il n'y avait pourtant rien de très mondain dans les dîners et les soirées de cet hôtel. Certes, l'établissement jouissait d'une assez bonne réputation, et arborait fièrement ses trois étoiles qui en faisaient un hôtel de catégorie supérieure mais la belle société n'y résidait pourtant pas. Il ne venait là qu'une certaine petite bourgeoisie ainsi que quelques personnes peu fortunées économisant durant toute l'année sou par sou pour se bercer d'illusions et s'offrir une semaine de luxe raffiné.

Enfin elles arrivèrent dans le grand salon où une foule de gens disparates s'était déjà massée. Les innombrables tables de la pièce étaient presque toutes pourvues de convives et ce fut à grand-peine qu'elles parvinrent à retrouver Jean parmi cette foule bruyante. Dans l'un des coins de la pièce, il était occupé à bavarder avec un couple d'une soixantaine d'années. Lorsqu'elles parvinrent enfin à lui, il s'empressa de faire les présentations. Il présenta sa fille Valérie et sa femme Laure à monsieur et madame Vermin. C'était un couple de retraités, habitués des lieux. Monsieur Vermin fut dans le passé ingénieur des ponts et chaussées. Il avait voué toute sa carrière à édifier des ouvrages d'art, ainsi des ponts suspendus, des viaducs, des tunnels. Son épouse n'avait jamais travaillé, elle s'était occupée d'élever leurs quatre enfants. Valérie n'écoutait déjà plus que d'une oreille cette conversation d'adulte qui commençait déjà de l'ennuyer. Bientôt, il ne parvenait plus à ses

oreilles qu'un vague flot de paroles logorrhéiques. Les lèvres du vieillard se mouvaient et pourtant il n'en sortait qu'un son complètement inaudible.

Valérie ressentait maintenant la chaleur de la pièce baignée de soleil, qui devenait oppressante. Rapidement, elle perdit le fil de ce qui se disait et laissa son regard divaguer au hasard. Elle parcourut d'abord le lointain. Elle vit la foule innombrable, les imposants luminaires suspendus, les serveurs empressés puis elle s'attarda enfin sur son entourage immédiat. Elle ausculta la vieille femme, blanche, ridée par les ans, par les soucis que ses enfants avaient dû lui donner. Son visage buriné faisait, à lui seul, foi de sa difficile condition de mère de famille nombreuse. Elle était vêtue d'une robe de soirée, blanche elle aussi, mais parée de précieux ornements tandis qu'un collier de pierres brillantes tintait exagérément autour de son cou. Sur une chaise restée libre, là tout près d'elle, gisait un petit sac à main de cuir noir ainsi qu'une paire de gants de précieuses dentelles négligemment posée à côté du sac. Son regard s'attarda un instant sur ces deux gants, eux aussi blancs. La pâleur de cette femme et la blancheur de ses attributs frappèrent Valérie. Ses yeux scrutèrent le visage de la vieille dame, puis sa robe, puis à nouveau ses gants. Cette dernière image fut bientôt gravée dans ses yeux au point que lorsqu'elle les referma, elle persistait encore. Leur blancheur éclatante l'éblouissait, l'aveuglait même, telle la lumière d'un flash d'appareil photographique. Ce flash, si instantané, fit remonter en elle un souvenir oublié. Elle se souvint que son père lui avait acheté une fois une paire de gants. Mais ils n'étaient pas blancs mais plutôt roses, rose bonbon. Elle était encore toute jeune car son souvenir restait flou, très imprécis. Seule lui parvenait l'impression éprouvée d'alors, une sorte de contentement, de joie indicible. Elle se souvenait clairement des sourires échangés d'alors, de leur joie partagée, du visage jovial de son papa. Son papa, son tendre papa qui lui offrait toujours les plus beaux cadeaux, qui avait toujours pour elle une gentille attention. Comme ils étaient beaux ces gants, ces gants roses presque aussi blancs que ceux qui étaient plantés là sous ses yeux, immobiles.

Son souvenir occupait à présent tout son esprit, elle les regardait, avidement. Elle comptait et recomptait chacun des doigts. Il y en avait bien cinq pour chacun d'entre eux. Elle imaginait déjà ses petites mains se faufiler à l'intérieur, comme s'ils lui étaient destinés, comme ses gants roses de jadis. Jadis, son père, les gants, les cadeaux, les sourires, la joie. Tout cela tourbillonnait dans sa tête comme une polka rythmée. Les gants étaient toujours là. Ils semblaient s'offrir à elle.

Mon père, il me les offrirait s'il était là. Il me les offre finalement. Valérie, sous l'emprise de l'émotion ne parvint plus à se contenir : il fallait qu'elle s'en

empare. Ils étaient à elle. C'était son père qui les lui avait offerts. Bientôt elle n'y tint plus. Elle regarda à gauche, sa mère et l'inconnu étaient là, écoutant la vieille femme qui était à côté d'elle, à sa droite. Personne ne songeait à elle. Le sac et les gants étaient hors de leur vue, et puis personne ne s'intéressait à ce qu'elle faisait. Pas un regard ne lui était destiné. Elle risqua timidement sa main vers les gants. Un instant plus tard, elle avait la main dessus. Madame Vermin dirigea bien un regard vers elle, mais ce n'était qu'un coup d'oeil mécanique et sans volonté, elle ne voyait pas ce qu'elle regardait. Enfin elle tenait ces gants chéris. Elle les étreignait, ne les lâchait plus. Ensemble, ils ne faisaient plus qu'un. Elle referma la main, comme pour les escamoter et bientôt ils disparurent tout à fait sous les plis de sa longue robe. Soulagée, elle sentit tout à coup un flot de sang chaud lui affluer à la tête. Elle fut bientôt prise d'une effroyable bouffée de chaleur. Des perles de sueur commençaient de ruisseler sur son visage qu'elle sentait devenir écarlate. Elle essaya désespérément de se contenir encore un peu, de reprendre le fil de la conversation, de retrouver un semblant de calme mais rien n'y fit. La chaleur continuait de monter en elle et elle sentait que bientôt elle serait découverte. À bout de ressources, comme une bête traquée, elle ne vit plus qu'une seule chose à faire : quitter la table, s'enfuir vite et loin. Ne plus les voir, être seule, jouir enfin de sa nouvelle possession. Elle prit la résolution de prendre congé des invités sous un prétexte fallacieux. Excusez-moi, je ne me sens pas très bien dit-elle sur un ton peu convaincant. Puis elle se retira d'un pas pressé. Elle traversa l'immense pièce, arriva dans le hall, et enfin soulagée, courut à toutes jambes dans l'escalier pour rejoindre sa chambre. Enfin elle pouvait contempler son trésor, ces merveilleux gants blancs pareils à ceux offerts des années plus tôt par son père. Qu'ils étaient beaux et doux ! Et puis si agréables à enfiler. Lentement, après les avoir passés à ses mains, elle se caressa le visage, comme pour se remercier elle-même du cadeau qu'elle venait de s'offrir.

La soirée passa ainsi, sans qu'elle fit rien de précis. Elle laissa son esprit divaguer, bondir de souvenir en souvenir, de cadeau en présent. L'image de son père lui revenait sans cesse. Ses souvenirs en étaient peuplés. Plus que présent, il était omniprésent. La moindre de ses réminiscences était affublée de son image, telles les rues de pays totalitaires pleines d'effigies et de portraits de Grand Timonier, Commandatore et autres Guides Suprêmes. Mais pour Valérie, ces images s'associaient naturellement à la joie, à la liesse, au contraire des habitants de ces pays pour qui ces images n'inspirent que terreur et malheur. Seule avec elle-même, Valérie entraînait dans une sorte d'autarcie des sentiments. Comme recluse, elle savait maintenant recréer son petit univers doux et confortable, loin de la réalité qu'elle fuyait déjà à l'aube de son adolescence. Quel avenir pouvait-elle bien se préparer lors même

qu'elle se tournait résolument vers le passé ? Où cette formidable fuite en arrière la mènerait-elle ? Qu'y trouverait-elle ? Sur l'instant, elle ne voyait pas poindre ces questions. D'avenir, elle ne parlait pas, elle ne songeait pas, tout occupée à savourer les délices du présent.

Pour la deuxième fois déjà, elle avait volé. Elle avait volé sa mère, bien que ce qu'elle déroba lui appartint, et elle avait volé une cliente de l'hôtel. L'évidence était là et pourtant elle n'apparaissait aux yeux de personne : Valérie était une voleuse. Qui irait remarquer qu'il manque un vêtement d'enfant dans un carton enfoui dans une armoire ? La vieille pensera qu'elle est venue sans ses gants, ou qu'elle les aura égarés. Non, décidément personne ne soupçonnerait cette si charmante jeune fille de se livrer à une pareille chose. Valérie elle-même, cédant à une pulsion irrésistible et instantanée, n'avait pas conscience, même une fois l'émotion passée, de ce qu'elle faisait. Ni bien, ni mal, elle cherchait simplement à atteindre le bonheur.

Tard dans la nuit, ses parents rentrèrent enfin. Sans un bruit, ils se glissèrent dans leur lit pour y trouver enfin un sommeil récupérateur. Valérie ne les entendit pas et ce ne fut que le lendemain matin qu'elle se rendit compte de leur présence. L'incident de la veille était manifestement passé inaperçu puisque pas un mot ne fut dit à ce sujet. À l'évidence, personne n'avait remarqué quoi que ce soit.

Chapitre 11

Déjà les vacances se terminaient, déjà le mois se terminait. La saison elle-même donnait des signes de faiblesse et la rentrée des classes était désormais dans toutes les têtes. Oubliés, ou presque, les souvenirs de vacances ! Il ne fallait maintenant plus penser qu'au travail. Laure et Jean reprenaient leurs activités au sein du parti, tandis que Valérie allait faire sa première rentrée au lycée. L'établissement qui devait l'accueillir ne se situait qu'à quelques centaines de mètres de leur maison. Il s'agissait d'un petit lycée de quartier qui comptait à peine plus d'une vingtaine de classes, assez peu en réalité en comparaison de certains établissements de la ville. Valérie n'appréhendait pas ce changement. Le fait de ne plus connaître personne, de passer du collège au lycée, de devoir se faire de nouvelles camarades, rien de tout cela ne semblait vraiment la toucher. Tout ceci n'apparaissait, semble-t-il, qu'à l'arrière-plan de ses préoccupations. Cela ne semblait pas avoir d'importance.

Laure était quelquefois un peu inquiète, elle aurait aimé que sa fille se sente plus concernée, qu'elle s'investisse davantage, qu'elle questionne, qu'elle s'implique. Elles étaient allées ensemble voir ce lycée Paul Eluard mais d'elles deux, ce fut Laure la plus curieuse. Elle se souvenait très bien que, ce jour-là, sa fille paraissait absente, absorbée par des pensées profondes. Elle parla à peine à celui qui allait être son professeur principal. De cela elle ne lui parla pas. Elle se contenta de lui demander si le lycée lui plaisait, si elle était contente de rentrer en seconde. Valérie avait répondu d'un oui assez évasif, sans grande conviction. Elle sentait sa fille s'éloigner, s'enfermer dans son monde clos, pour lequel seul son père semblait avoir un passeport. Comme elle la comprenait et comme elle l'enviait aussi. Sa fille faisait finalement ce qu'elle aurait voulu pouvoir continuer à faire, elle portait le deuil. Par fatigue, ou par lâcheté, elle avait cédé, elle avait tenté de remplacer l'irremplaçable, jusqu'au prénom qui restait le même. Elle savait pourtant que rien, plus rien ne serait comme avant. Elle savait qu'elle devrait se mentir, mentir à ses amis, mentir à sa fille même, elle qui pourtant est restée la plus fidèle d'entre toutes. Mentir, s'inventer un bonheur, faire semblant d'y croire et être chaque jour un peu plus écoeurée, voilà ce qui m'attend, se disait-elle, songeant à son enfant qui avait choisi l'intransigeance avec pour prix l'enfermement et la solitude mais qui finalement cultivait son bonheur intérieur. Valérie était loin de toutes ces interrogations. Pour elle, la question ne se posait pas en ces termes philosophiques, il n'y avait d'ailleurs même pas de question. C'était ainsi : elle n'avait pas l'impression d'avoir fait un quelconque choix, tout cela s'imposait à elle sans que sa volonté s'exprime.

Quelques jours passèrent encore, la rentrée des classes arriva. Valérie avait

préparé ses affaires et partit presque immédiatement après avoir terminé de déjeuner. Jean l'embrassa particulièrement pour la circonstance et lui adressa une parole chaleureuse : "Bon courage ma petite fille, et travaille bien". Dites avec une telle gentillesse, ces paroles auraient dû reconforter Valérie mais il n'en fut rien. Sans rien dire, elle s'éloigna, embrassa sa mère et sortit. Une fois dehors, elle s'essuya les joues à l'endroit où il l'avait embrassée. Je ne suis pas sa fille, se disait-elle. Il n'est pas mon père, non ça n'est pas mon papa. Tandis qu'elle continuait de marcher dans la rue qui devait la mener à l'école, elle s'égarait dans ses pensées. Il faisait beau, c'était l'été, la campagne, un grand champ jaune et des arbres à côté. Ils étaient là tous les trois. Ils venaient de terminer leur déjeuner sur l'herbe, elle s'allongeait, la tête sur les jambes de son père. Ils allaient s'endormir sous un chaud soleil, ils étaient heureux, c'était il y a longtemps déjà, c'était... Un klaxon la ramena très vite au temps présent. Sans y prendre garde, Valérie avait entamé la traversée de la rue alors que le feu était au vert. Elle manqua de se faire renverser par un automobiliste enragé qui, bien obligé de s'arrêter, passa sa colère sur son avertisseur sonore, tout en lui lançant une salve d'insultes du niveau de son quotient intellectuel. Elle revint sur le trottoir, attendant patiemment le changement d'état du feu tricolore. Cette admonestation l'avait complètement ramenée à la réalité, seule cette image paisible restait incrustée dans ses yeux.

Elle arriva rapidement aux portes de l'établissement scolaire. D'immenses panneaux indiquaient la salle dans laquelle avait été affectée chaque classe. D'autres encore délivraient la composition de chaque classe pour ceux qui ne savaient pas dans quelle classe ils se trouvaient. Malgré le document envoyé aux familles qui indiquait à chaque élève sa classe, une foule compacte se pressait autour de ces panneaux, comme s'il s'était agi d'obtenir l'autographe du chanteur d'un groupe de rock à la mode. Valérie continua son chemin, laissant là toutes ces personnes affolées et se rendit dans la salle 24, au deuxième étage du bâtiment B. Elle n'était pas en retard, elle avait même un peu d'avance. La salle n'était pas comble, les autres élèves arrivaient les uns après les autres. Elle s'assit tranquillement sur une chaise, et sans mot dire, elle continua de regarder l'image fixe qui n'avait pas quitté ses yeux depuis l'incident du feu rouge. La pièce se remplissait inexorablement, les conversations se superposaient les unes aux autres sans la moindre cohésion. Valérie ne parlait à personne. Il n'y avait pas une tête qui lui fût connue, elle attendait impassiblement que quelque événement survienne.

Quelques minutes s'écoulèrent encore avant qu'un professeur n'entre dans la salle. Il s'agissait de leur professeur principal, Monsieur Wilson. Il se présenta rapidement et donna quelques consignes générales. Les élèves le regardaient

et l'écoutaient attentivement. Chacun prit soin de le dévisager sans la moindre retenue. C'était un petit homme à la chevelure très brune. Ses cheveux étaient plaqués en arrière et il portait de petites lunettes rondes qui rendaient ses yeux minuscules. Chétif et rabougri, il n'avait pas du tout le type anglais qu'aurait pu lui conférer son nom pourtant si "british". Méthodique, il leur délivra une foule d'informations et de conseils sur l'intendance du lycée. Il distribua même un plan de l'établissement sur lequel étaient détaillés les lieux importants. Les élèves apprirent ainsi où se situaient la cantine, la bibliothèque, la salle d'étude, le bureau du proviseur, les salles de sport, le foyer mais aussi les différentes portes d'entrée de l'établissement, l'infirmierie, la salle des professeurs - à laquelle ils n'avaient cependant pas accès - et même le bureau du conseiller d'orientation.

Une fois que la description fut complète, il énonça l'emploi du temps, relatant avec une extrême précision le jour, l'heure, la salle, la matière étudiée et enfin le nom du professeur qui enseignait la discipline. Vint ensuite un solide exposé sur les trois années qu'ils allaient avoir à passer dans l'établissement, le travail qui allait leur être demandé, les différences avec le collège qu'ils venaient de quitter avec comme point d'orgue l'inévitable baccalauréat. Il leur dit bien sûr qu'il faudrait beaucoup travailler, que rien ne leur serait épargné et que ce ne serait pas facile. À ce moment-là seulement, et bien que l'exposé fut commencé depuis plus de quarante minutes, une rumeur commença d'envahir la pièce, une rumeur de découragement et de peur relayée par le blâme rapide de certains visages. Enfin, monsieur Wilson aborda le programme d'anglais pour cette année de seconde. Il cita de mémoire un certain nombre d'auteurs qui seraient à étudier, livra une bibliographie très fournie que l'assistance apeurée nota avec empressement. Il indiqua enfin un certain nombre de matériels nécessaires à son cours, telle une grammaire anglaise. Deux heures avaient finalement passé sans que le moindre cours fût entamé. Lorsque retentit la sonnerie indiquant la récréation, le petit homme rangea ses affaires, salua ses élèves et sortit. La matinée s'écoula de même, par la présentation du programme pour chaque matière et il ne devait pas faire de doute que l'après-midi connaîtrait le même sort.

La journée écoulée, Valérie rentra chez elle, assez contente de tout ce qui allait se passer au lycée. Lorsqu'elle franchit le seuil de la porte, elle trouva sa mère qui était rentrée plus tôt pour être là lorsque sa fille serait de retour. Elle avait préparé un goûter pour elles deux auquel Valérie fit largement honneur. Sa fille mangeait avec elle et appétit, elle était souriante comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Complices comme jamais, elles se racontèrent leur journée tout en avalant des tartines à la confiture de fraise.

- Je me suis déjà fait une copine. Elle s'appelle Carole.

- Ah oui ? Mais c'est très bien ça.

- C'est drôle, elle était dans le même collège que moi l'an dernier, mais je ne l'avais jamais vue.

Vous n'étiez sans doute pas dans la même classe. Il y avait beaucoup d'élèves dans ton ancienne école.

- Non, elle était en troisième B et moi j'étais en troisième E. Elle n'habite pas loin de l'école, dans la grande avenue qui remonte jusqu'à la grande place.

- Oui, je vois. Ce doit être l'avenue Clemenceau. Il y a beaucoup de magasins dans cette avenue, nous y allons souvent. D'ailleurs, si tu veux bien, nous y irons samedi. J'ai vu une magnifique robe que je voulais t'offrir pour la rentrée. On ira l'essayer.

Oh oui ! Avec plaisir maman.

Laure était ravie de pouvoir enfin faire plaisir à sa fille. Elle la voyait joyeuse et cela la rendait heureuse. Pour quelques instants, elle oubliait ses soucis et se délectait du plaisir qu'elle donnait à sa fille.

Valérie monta dans sa chambre pour préparer ses affaires du lendemain car si le premier jour aucun cours n'eut vraiment lieu, il n'en irait pas de même pour les jours suivants. Elle fit ensuite sa toilette, monopolisant la salle de bains pendant de longs moments, ne pensant à rien, savourant simplement sa joie présente. Jean ne rentra que vers vingt heures car une réunion à laquelle il assistait s'était intempestivement prolongée. Malgré son arrivée, leur fille demeura joyeuse et le souper se passa dans la bonne humeur générale. La soirée se déroula de même ; on vit ce soir-là une famille unie et heureuse, comme ça n'était que trop rarement le cas dans cette maison. Profitant de cette bonne ambiance, on n'alluma pas la télévision, on veilla simplement autour d'un feu de cheminée allumé pour la circonstance. Et lorsqu'enfin l'heure devint tardive, on s'embrassa chaleureusement en se souhaitant une bonne nuit. Jean fut autant étonné qu'heureux de cette soirée.

Enfermés dans leur chambre, ils s'interrogèrent sur ce changement soudain. Laure lui expliqua que le lycée lui apporterait un nouvel équilibre. Leur fille allait maintenant se sentir plus responsable, elle allait avoir un but dans ses études : l'obtention du baccalauréat, elle allait se faire de nouvelles amies et elle avait même déjà commencé. Elle lui parla de cette petite Carole. Enchantés de cet avenir nouveau qui allait enfin s'offrir à eux, leurs liens intimes en furent renforcés. Ils se sentirent soudainement éperdument amoureux l'un de l'autre. Une forte sensation de retour en arrière s'empara d'eux. Ils avaient l'impression de se retrouver au lit pour la première fois, ils

étaient impressionnés l'un par l'autre. Leurs mouvements n'étaient pas assurés. La routine s'était envolée, la nouveauté était à nouveau là. Ce rêve que font tous ces vieux couples qui ne s'étreignent plus guère, eux qui ne se connaissent pourtant pas depuis si longtemps que cela, ils étaient en passe de le réaliser. Cette soirée était la leur, la nuit leur appartenait et le futur n'existait pas ou du moins pas encore. "Demain matin, c'est si loin" pensaient-ils. Le monde s'éteignait autour d'eux et il ne restait plus que le feu ardent de leur lit qui leur brûlait le corps. Ils s'enlacèrent voluptueusement, s'enroulèrent dans leurs draps, s'embrassèrent sans arrêt, dévorés par leur passion amoureuse. Enchevêtrés, ils ne firent bientôt plus qu'un tant ils se serraient l'un contre l'autre. Chacun profitait de l'autre, chacun prenait plaisir à l'acte d'amour qu'ils commettaient. Laure n'était plus la femme soumise de l'autre soir, elle aimait et se sentait désirée, elle jouissait de cet homme autant qu'elle le pouvait comme par revanche. Plusieurs heures plus tard, à bout de souffle et épuisés, ils s'endormirent lourdement, les yeux pleins de fatigue et de bonheur aussi.

Chapitre 12

Valérie se réveilla affamée. Elle s'empressa de s'habiller puis dévala les escaliers pour se rendre à la cuisine. Ses parents étaient déjà là. Ils l'accueillirent chaleureusement par un sourire ainsi que quelques paroles affables. Jean avait rapporté du pain frais et des croissants de la boulangerie et prépara un petit déjeuner des plus copieux au point que les aliments couvraient entièrement l'étroite table. Divers pots de confitures semblaient se faire concurrence. La grosse boîte de sucre trônait au milieu de la table, tandis qu'un paquet de céréales se dressait entre Laure et sa fille. Rien ne manquait pour que ce repas soit des plus réussis. Chacun croquait son bonheur à pleines dents, avalant de gigantesques bouchées jusqu'à risquer l'étouffement. Mais déjà l'heure tournait. Valérie avait cours à huit heures, quant à Laure et Jean, ils avaient une réunion importante à huit heures trente. On débarrassa sommairement la table et on vaqua à ses occupations. Valérie n'avait pas encore préparé son sac d'école et il lui fallait encore se brosser les dents et se coiffer. Elle fit tout cela le plus vite qu'elle put puis s'empressa de prendre le chemin de l'école.

Elle n'arriva pas en retard. Son lycée n'était situé qu'à quelques centaines de mètres de chez elle et il ne lui fallut que quelques petites minutes pour parcourir cette distance. Arrivée en classe, elle retrouva Carole qu'elle avait rencontrée le jour de la rentrée. Elles s'assirent l'une à côté de l'autre et elles se mirent à bavarder en attendant la sonnerie fatidique. Carole ne semblait connaître personne dans ce nouveau lycée. Valérie savait déjà d'elle qu'elle habitait non loin de l'école et qu'elles s'étaient trouvées dans le même établissement l'année passée. D'une assez petite taille, Carole n'en était pour autant pas moins bien proportionnée. C'était une jolie jeune fille de seize ans, les cheveux bruns coupés au carré et le visage un peu joufflu. Un peu timide, elle possédait un sourire qui lui donnait un air sincère et gentil. Elle parlait calmement et était totalement dépourvue d'arrogance. Valérie et Carole s'entendirent tout de suite à merveille.

Pendant les premiers jours, les heures de cours ne semblaient devoir être faites que pour leur permettre de mieux apprécier les périodes de pauses durant lesquelles elles pouvaient tout à loisir se parler. Que de choses elles se dirent, et ceci durant des heures entières : entre les repas du midi et les fins de journées à la sortie ! Chez elle, Valérie ne parlait plus que de Carole. De son côté, celle-ci ne tarissait pas d'éloges pour sa nouvelle amie auprès de son frère. Valérie semblait avoir jeté son dévolu sur sa nouvelle amie et elle ne pensait presque plus à son père. Avait-elle pu l'oublier si rapidement ? Ou bien avait-elle décidé plus ou moins consciemment de tourner la page et de

s'offrir à nouveau à la vie merveilleuse et nouvelle qui l'attendait sans doute ? Laure et Jean étaient contents de voir leur fille ainsi. Le bonheur apparent de Valérie déteignait sur Laure, plus encore que sur Jean. Non pas du fait qu'elle était sa mère, mais plutôt parce que les angoisses de sa fille se confondaient avec les siennes, parce que, mieux que quiconque, elle était à même de comprendre les sentiments torturés qui obsédaient son enfant. De la voir ainsi, c'était presque la voir renaître. Elle en oubliait ses propres interrogations et remords.

Les jours se faisaient plus courts et déjà on se préparait à l'approche de l'hiver. Les jours étaient plus froids, le soleil ne se montrait plus qu'épisodiquement et même lorsqu'il paraissait, il ne produisait plus qu'une faible lueur faisant de lui un astre malade. Les arbres se dénudaient au risque d'attraper un mauvais coup de froid, les cheminées vomissaient, chaque jour plus nombreuses, leurs fumées et les terrasses des cafés avaient été désertées. Lorsque le mois de novembre arriva, Carole et Valérie étaient tout à fait amies. Elles allaient chacune l'une chez l'autre pour faire leurs devoirs, pour regarder la télévision ou simplement pour parler. Valérie avait présenté son amie à ses parents, à l'occasion d'un soir où elle était restée dîner avec eux. Ils eurent tous deux d'elle une très bonne impression et encourageaient du mieux qu'ils pouvaient leur amitié. Les parents de Carole appréciaient aussi Valérie mais ils n'avaient pas le même intérêt vital que celui que pouvaient avoir Laure et Jean à favoriser les relations de leurs enfants. Pour les premiers il ne s'agissait que d'une amie tandis que pour eux, il en allait de l'équilibre psychologique de leur fille. En ce temps-là tout allait encore pour le mieux, avant que ne se produise un événement qui allait devoir bouleverser Valérie, et pire, qui allait la faire sombrer définitivement dans son passé.

Chapitre 13

- Samedi prochain, nous serons le 21. C'est mon anniversaire. Nous allons organiser une petite fête à la maison avec mes parents, mon frère et quelques amis. Tu es invitée bien sûr.

- C'est super ça. Mais oui bien sûr, je viendrai. Si tu veux, je pourrais venir assez tôt et comme ça je t'aiderai à préparer. On pourra faire des gâteaux, je pourrai aussi t'aider dans la décoration.

- Oui. Tu n'as qu'à venir dès samedi matin, comme ça on aura tout le temps.

- D'accord. Je vais en parler à mes parents. Et puis il faut que je t'achète un cadeau.

- Mais non, ce n'est pas la peine. Laisse tomber. Dit-elle en offrant un sourire complice à son amie.

Valérie insista. Elle n'allait tout de même pas arriver les mains vides à la soirée d'anniversaire de sa meilleure amie. Jean lui donna un peu d'argent afin qu'elle lui offre un plus joli cadeau. Durant toute cette semaine, il ne fut plus question que de l'anniversaire. Plus rien d'autre ne semblait intéresser les deux comparses.

Jeudi. Carole avait demandé à ses parents d'inviter Valérie à venir dormir chez eux le vendredi soir afin qu'elles puissent passer un peu de temps ensemble avant de se retrouver avec tout le monde. Ceux-ci avaient naturellement accepté et ce fut avec une grande joie qu'elle les en remercia. Bien qu'un peu intimidée à l'idée de devoir manger et dormir chez les parents de son amie, Valérie fut heureuse de l'invitation et accepta. Elle songea alors qu'il fallait qu'elle aille le jour même acheter le cadeau car elle n'était pas certaine de pouvoir ensuite se retrouver un moment seule pour le faire. La journée passa lentement. Les heures traînaient en longueur et semblaient ne jamais devoir se finir. Valérie n'écouta ce jour-là ses professeurs que d'une oreille distante car ses pensées étaient ailleurs. Elle rêvait à cet anniversaire qui n'était pourtant pas le sien et pensait au cadeau qu'elle devait aller chercher avec sa mère après les cours. Elle avait décidé d'offrir une montre à son amie. Elle essayait d'en imaginer la forme, de deviner ce qui lui irait bien. Elle comptait aussi sur sa mère pour la guider, la conseiller. Carole n'écouta pas non plus ce qui se dit durant cette journée de cours. Noyée, elle aussi, dans ses pensées, elle dressait la liste de ce qu'il lui fallait encore faire, et mille choses se bousculaient dans sa tête. Il fallait qu'elle songe à emprunter des disques à un ami, qu'elle demande à sa mère de lui repasser sa robe noire, qu'elle prépare la chambre d'ami pour Valérie, ainsi qu'une foule considérable de petits détails.

Lorsque dix-sept heures sonnèrent enfin et que le professeur donna congé à

ses élèves, elles ne perdirent pas le moindre instant pour sortir. Elles n'avaient quitté l'école que depuis quelques minutes à peine et déjà elles avaient l'impression que le temps s'écoulait de nouveau normalement. Elles ne songèrent plus à regarder l'heure car elles étaient délivrées de leur attente. Elles prirent leur temps pour rentrer chez elles, bavardant négligemment. Elles s'embrassèrent avant de se quitter puis chacune poursuivit son chemin. Rituellement, Laure avait préparé un petit goûter que sa fille s'empressa de dévorer à son retour. Ceci fait, elles partirent à pied pour courir les bijouteries.

La journée du vendredi fut encore plus longue, encore plus insipide que la précédente. Ce jour-là, nul professeur n'aurait pu intéresser l'une d'elles à son cours, même en exécutant une danse du ventre debout sur son bureau. Malheureusement aucun d'entre eux n'eut cette idée saugrenue, aussi Valérie et Carole s'ennuyèrent toute la journée durant. Elles passèrent beaucoup de temps en bavardages futiles, parlant tantôt de la soirée du lendemain, tantôt de leurs parents respectifs. Ainsi, pendant le cours de mathématiques, Carole brossa un portrait détaillé de son père. Valérie, comme hypnotisée par ce que lui disait son amie, ne pouvait s'empêcher de faire le rapprochement avec le sien, le vrai. Valérie n'avait plus en mémoire qu'une image floue et idéalisée de son père mais elle s'émerveillait de la similitude qu'il y avait entre leurs façons de se comporter avec leurs filles. Carole cita les innombrables cadeaux qu'il lui avait faits. Elle lui raconta les petites escapades qu'ils faisaient tous les deux : il l'emmenait à la fête foraine, ou bien faire une balade en forêt. Elle lui apprit qu'il était en train de lui enseigner la conduite dans sa voiture sur des chemins. Elle lui narra leurs crises de fous rires, elle lui raconta leur éternelle complicité. Tous ces mots, ces flots de paroles saoulèrent Valérie. Ils envahirent d'abord ses oreilles puis, tel un ouragan dévastateur, ils ravagèrent sa tête. Une foule de souvenirs lui revint soudain à l'esprit. Toutes ces choses qui furent dites, elle aurait pu les dire aussi. Tous ces moments, elle les avait aussi vécus. Tout cet amour elle l'avait aussi reçu. Cette complicité, elle fut leur, enfin. Une grande tristesse s'empara d'elle. En quelques secondes, elle fut abattue, puis comme si de rien n'était, elle prit sur elle pour masquer sa peine. Elle ne voulait pas gâcher la fête de son amie. Carole n'eut pas le temps de remarquer ce changement brutal d'humeur tant elle était s'enivrée de son propre récit.

Valérie venait de rentrer à la maison. Elle était seule. Ni sa mère, ni Jean n'étaient encore rentrés. Elle se prépara tranquillement deux tartines de pain beurré avec de la confiture, en croqua une à pleines dents puis monta dans sa chambre pour chercher les affaires qu'elle et sa mère avaient préparées la veille. Elles avaient soigneusement rangé dans un petit sac de voyage une

chemise de nuit, des affaires propres pour la journée de samedi, ainsi qu'un nécessaire de toilette. Elle vérifia une dernière fois que rien ne manquait puis referma le sac et descendit. Pour la première fois où elle découchait, elle aurait aimé que sa mère ou son père fût là, rien que pour leur dire au revoir. Elle attendit donc avec patience le retour de Laure. Il était déjà près de dix-huit heures et elle ne tarderait plus. Lorsqu'enfin elle entendit la porte s'ouvrir, elle s'y précipita au point que Laure fut surprise par cet accueil aussi empressé. Il n'était pas encore très tard et elles pouvaient donc passer un peu de temps ensemble. Elles s'installèrent quelques minutes dans le salon et commencèrent à bavarder.

- Tu n'as pas oublié le cadeau pour ton amie ?

Mais non, je ne l'ai pas oublié.

À quelle heure es-tu attendue ce soir ?

- Carole m'a dit de venir vers sept heures. J'ai encore le temps, je n'en ai même pas pour dix minutes à y aller.

- C'est la première fois que tu sors toute seule et que tu ne passes pas la nuit à la maison, ça me fait bizarre.

- À moi aussi. Valérie souriait en prononçant ces mots.

- Je ne crois pas que tu puisses voir Jean avant qu'il rentre car il a une réunion qui va durer assez longtemps. Je crois même que je vais être obligée de manger toute seule. Bon, allez ! Il va falloir te préparer maintenant. Tu veux que je t'emmène en voiture ?

Non, ça va aller. Ce n'est pas loin.

Valérie enfila son manteau, prit ses sacs, embrassa sa mère puis, après que celle-ci lui eût ouvert la porte, sortit de la maison. Elle se retourna et lança un "bonne soirée" en souriant. Laure lui fit un signe puis referma la porte. Elle fut étranglée d'émotion. Même si ce n'était que pour une nuit, sa fille partait, elle l'abandonnait en la laissant là, seule. Sa fille avait grandi si vite. Il ne lui semblait pourtant pas si loin, le temps où elle n'était encore qu'une petite enfant. Pas si loin, le temps où elle lui apprenait à lire. Pas si loin, le temps où elle les regardait, elle et son père, s'amuser comme des petits fous. Mais tout cela appartenait désormais au passé. Sa fille lui échapperait bientôt maintenant et là elle serait vraiment seule. Que lui resterait-il quand elle serait partie ? Après son mari, le seul vrai amour de sa vie, elle devrait donc perdre aussi sa fille. Cette pensée lui fut sur le moment insoutenable.

À quelques centaines de mètres de là, Valérie venait de frapper à la porte de chez les parents de son amie. Après quelques instants, la porte s'ouvrit, laissant apparaître derrière elle le père de Carole. Au-delà de sa propre volonté, elle ne put s'empêcher de le regarder de haut en bas, de le dévisager.

Tout ce que lui avait dit Carole lui revint à l'esprit en un instant. Elle pouvait maintenant faire correspondre le récit de sa camarade avec ce qu'elle voyait. Encore stupéfaite, il lui fallut un moment avant de pouvoir faire sortir le moindre mot de sa bouche. Lorsqu'enfin elle reprit l'ascendant sur elle-même, elle se présenta à cet homme qui correspondait assez à la description qui lui fut faite quelques heures plus tôt. On la pria d'entrer, on lui proposa de se défaire de son manteau puis on la présenta à la famille. Ce fut tout d'abord le père qui se présenta auprès d'elle.

- Bonsoir. Je suis le père de Carole, appelle-moi simplement Jean-François. Et voici ma femme, Christine, et notre fils Julien.

- Carole va te montrer ta chambre. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu ne te gênes pas. Fais comme chez toi.

Bien madame. Merci.

En quelques paroles, elle avait salué tout le monde et se sentait déjà adoptée. Carole et Valérie montèrent à l'étage où se trouvait la chambre d'ami. Il s'agissait d'une maison bourgeoise aux pièces nombreuses et spacieuses. Il ne devait pas y avoir moins d'une dizaine de pièces dans cette demeure. Elles empruntèrent un large escalier au bois grinçant et recouvert d'un de ces tapis rouges qui vous donnent secrètement l'illusion d'être un roi ou une reine. Elles traversèrent ensuite un couloir bordé de portes puis Carole ouvrit l'une d'entre elles. Valérie devait occuper la chambre située juste à côté de celle de son amie. Elles y déposèrent ses affaires puis elles allèrent dans la chambre de Carole.

Là, celle-ci commença de lui montrer son impressionnante garde-robe. Elle ne se lassait pas de lui décrire à quelle occasion elle avait eu telle ou telle robe, tel ou tel chemisier. Pour l'essentiel, il s'agissait de cadeaux que lui avait faits son père. À ceux-ci, elle ne pouvait s'empêcher de leur attribuer un superlatif comme formidable, génial, ou super. Valérie, un moment éberluée, un instant jalouse, s'identifia finalement à son amie, au point qu'elle avait l'impression d'être dans sa peau. Elles ne firent plus qu'une, la joie de Carole était devenue la sienne. Dans ses yeux, il ne restait plus ni jalousie, ni envie mais simplement une extase d'enfant un jour de Noël. À chaque nouvel habit, à chaque nouvelle babiole, elles redoublaient d'enthousiasme candide. Leur jovialité débordante aurait fait plaisir à voir à n'importe quel parent tant elles paraissaient heureuses. Oui, elles l'étaient, vraiment et sincèrement.

N'étaient-ce pourtant pas là simplement deux enfants gâtées à qui leurs pères donnaient tout ? N'auraient-elles pas à en souffrir plus tard, lorsqu'elles devront nécessairement découvrir la valeur des choses et, pour tout dire, la

valeur de l'argent ? À toutes ces questions, Jean n'avait plus à répondre. Le père de Carole, lui, ne voyait que le bonheur de sa fille et pour cela, il était prêt à beaucoup de choses. C'était avant tout cela qui comptait et il aurait été comblé de joie s'il avait pu assister à cette scène de bonheur qu'elles partageaient toutes deux. Il eut été heureux, et renforcé aussi dans sa conviction que rien n'était trop beau pour ses enfants.

Un rayon de soleil se faufila entre les deux rideaux mal fermés de la chambre de Valérie pour aller se réfléchir contre la glace de l'imposante armoire qui occupait tout le mur du fond. Le fluide doré se répandit alors dans la pièce et illumina le visage de Valérie. La lumière aiguë traversa même ses paupières. Elle plissa d'abord les yeux, tenta de les ouvrir puis se retourna finalement tant elle fut éblouie. Elle se prélassa encore un long moment avant de sortir de son engourdissement. Un calme campagnard régnait dans la pièce. Il y faisait frais et cependant on s'y sentait bien grâce à l'épaisse couette dont le lit était pourvu. Valérie ressentait, tout en restant allongée dans ce grand lit, une indicible sensation de bien-être. Pleine de sérénité, le souvenir de l'étalage de tous les cadeaux de Carole continuait de flotter dans sa tête, comme si elle faisait un rêve éveillé. Les yeux, maintenant bien ouverts, ne voyaient que cette image chimérique, irréaliste. Elle en vint même un instant à se demander si elle avait vraiment vécu cette scène ou bien s'il s'agissait simplement d'un songe. Elle chercha à se rappeler ce qu'elle avait fait la veille mais rien, hormis cela, ne lui revenait. Pas le moindre souvenir d'une éventuelle discussion avec les parents de son amie, pas la moindre réminiscence non plus du dîner, seulement ce doux souvenir.

Ses interrogations trouvèrent cependant bientôt une réponse lorsque Carole frappa à la porte de sa chambre puis entra doucement. Elle lui souhaita le bonjour d'un air qui dépassait l'amitié. Un sentiment quasi familial s'échappait de ses lèvres. On avait l'impression qu'elle s'adressait à sa petite soeur, voire même à sa soeur jumelle. Quelle joie elles éprouvaient de se retrouver après seulement une nuit de séparation ! Elles se savaient maintenant être les deux meilleures amies du monde. Rien ne pourrait les séparer maintenant qu'elles s'étaient trouvées. Plus fort encore qu'une communion, on eut dit que leurs corps étaient animés par une même âme. La même force les attirait vers leur père, la même force leur faisait conserver leur instinct d'enfant déjà suranné pour toutes les autres jeunes filles de leur âge.

La matinée fut passée en préparations diverses et nombreuses. Il fallait faire cuire le gâteau d'anniversaire, préparer des petits fours, ainsi que les différents plats qui devaient composer le repas. Les parents de Carole avaient

décidé d'organiser un buffet campagnard afin d'éviter un dîner trop cérémonieux et d'ajouter ainsi à la convivialité. La majorité des ingrédients nécessaires avaient précautionneusement été achetés la veille ou l'avant-veille, ce qui facilita grandement les préparations culinaires. Carole et Valérie semblaient s'amuser de toutes ces activités. Bien qu'on leur assignât à chacune des tâches bien distinctes, elles ne voulurent pas se séparer l'une de l'autre et firent tout ce qu'on leur demanda ensemble.

Lorsque midi arriva enfin, la majorité de ce qui devait être fait l'était et il ne devait plus rester pour l'après-midi que de la présentation et de la décoration. Le déjeuner fut aussi rapide que frugal mais il régnait cependant une atmosphère bon enfant autour de la table dressée à la va-vite pour l'occasion. À quinze heures, la totalité des travaux était achevée, si bien que chacun put s'accorder un peu de repos avant que commence la fête. Les parents de Carole allèrent se promener le long de la Saône, tandis que Valérie et Carole restèrent à bavarder dans le salon, tout près de la grande cheminée dans laquelle se consumaient de considérables bûches d'acacia. Le foyer crépitait, scintillait, tandis qu'elles se laissaient transporter par leurs flots de paroles ininterrompus. Carole apprit de la bouche de son amie les circonstances du drame que celle-ci avait vécu. Valérie se livra entièrement à elle. Les choses qu'elle n'avait jamais dites, elle les lui confia. Ce qu'elle ressentait au plus profond de son être, elle essaya de le lui faire partager. Elle lui raconta l'admiration et l'amour qu'elle vouait à son défunt père. Elle lui dépeint l'enthousiasme qu'elle éprouvait lorsque, jadis, Jean lui offrait des cadeaux. Elle lui cita les endroits où celui-ci les emmenait faire des balades, elle l'encensa comme un dieu. Elle parla ainsi sans s'arrêter plus d'une heure durant. Ses joies, ses peines, elle avait tant à dire à son amie. Pendant tout ce temps, son amie écoutait, attentive et passionnée. Elle se nourrissait des paroles qu'elle entendait. Elle s'émouvait devant la voix tantôt tremblante, tantôt enthousiaste de son amie. Elle vivait pour ainsi dire les scènes qui lui étaient contées.

Elle ne put s'empêcher de remarquer à quel point leurs existences étaient semblables. Au travers de Valérie, elle se voyait aussi sûrement que si elle se fût postée devant un miroir. Comme elle comprenait son amie. Comme elle pouvait partager ses joies et ses peines. Elle aussi adorait son père. Elle mesura alors la chance qu'elle avait de l'avoir toujours à ses côtés et n'en fut que plus heureuse. Elle vit d'ailleurs dans les yeux de Valérie sinon de la jalousie, du moins de l'envie. Elle eut soudainement presque honte de posséder autant de bonheur. Elle aurait voulu partager son père avec elle mais cela était impossible. Pour elle, elle se savait prête à tout. En une heure, elle s'était trouvée pour toujours une petite soeur sur laquelle il faudrait

veiller. Tel était maintenant son sentiment. Une lumière se fit jour en elle. Elle venait de comprendre que deux destins pouvaient se croiser alors même qu'ils semblaient identiques. Elle pensait que sa vie n'appartenait qu'à elle, qu'elle seule vivait ce qu'elle vivait ou, à tout le moins, que si par extraordinaire il pouvait arriver à une autre de vivre la même chose qu'elle, il ne lui serait sans doute jamais donné de la rencontrer. Elle ne pouvait imaginer que deux parallèles puissent se croiser. Elle eut à ce moment-là une image d'enfant qui résuma très bien sa pensée. Elle voyait devant elle un morceau des rails du train électrique de son frère. C'était un rail d'aiguillage où deux voies jusque-là parallèles semblaient se croiser. Carole serra alors Valérie dans ses bras. Elle avait réuni dans ce geste symbolique toute son humanité. Elles n'eurent pas besoin d'échanger une parole pour se comprendre. Chacune pouvait ressentir ce qu'éprouvait l'autre en cet instant magique. Carole comprit tout le désespoir de Valérie sans savoir si elle, petite enfant gâtée, saurait l'endiguer. Malgré son bonheur instantané, elle redoutait l'inexorable comme l'on voit une tempête s'approcher au large en sachant très bien qu'on ne l'arrêtera pas.

L'heure avançait sans cesse et déjà les premiers invités arrivèrent. Ils furent chaleureusement accueillis et bientôt une ambiance festive régnait dans la maison. Peu de temps s'était écoulé depuis que les premiers convives étaient arrivés que déjà la pièce paraissait surpeuplée, tant il y vint de monde. On s'embrassait, on plaisantait, on riait et courait partout dans la maison. Un vacarme bon enfant planait dans toutes les pièces. Famille et amis étaient réunis, sans oublier les voisins qui étaient eux aussi de la fête. Cela faisait plaisir et réglait du même coup tout problème de voisinage pour le cas où le bruit excessif vienne à devenir du tapage nocturne. La soirée battait son plein. Les convives discutaient ou dansaient gaiement au travers des différentes pièces affectées à la réception. On pouvait voir, ça et là, des groupes de gens rassemblés sur un sujet de conversation, sur un jeu ou encore sur une musique entraînante. Une atmosphère particulièrement animée régnait dans l'un des coins du grand salon. Cinq ou six personnes s'entassaient littéralement sur un petit canapé ainsi qu'un ou deux poufs et riaient à gorge déployée. Il s'agissait de cousins de Carole un peu plus âgés qu'elle puisqu'ils atteignaient vingt ans en moyenne. Munis d'un dé et d'une bonne dose d'inconscience, ils s'adonnaient tout simplement au plaisir dangereux de la boisson sous le vague prétexte d'un quelconque jeu de dés. La règle avait été imaginée pour l'occasion et ne servirait peut-être jamais plus après ce soir. Il fallait de plus qu'elle soit simple car celui qui en était l'auteur savait par expérience qu'après quelques verres, toute règle compliquée n'était plus appliquée, du fait de l'enivrement des participants. La règle était donc des plus limpides : celui qui allait jeter le dé devait

auparavant annoncer s'il espérait faire un nombre pair ou un nombre impair. La suite, il ne fallait pas être grand clerc pour la deviner : soit le sort était favorable au joueur et la valeur du dé correspondait à ce qui était annoncé, soit il ne l'était pas et le joueur devait boire. Jeu simpliste et juvénile s'il en est, il fut en tout cas très efficace car après seulement une demie heure d'un tel traitement, tous les joueurs furent saouls. L'un d'entre eux dut même en venir aux menaces pour pouvoir se retirer de la partie. Les autres ne voulaient pas qu'il cesse de "jouer" et ce ne fut que lorsqu'il eut dit les paroles suivantes qu'ils changèrent d'avis (pour ne pas se faire remarquer, précisèrent-ils) : "Je n'en peux plus. Je crois que je vais vomir".

On aurait légitimement pu s'attendre à quelque remontrance de la part des parents mais, malheureusement, bien qu'ils ne prirent pas quelque jeu pour prétexte, ils burent presque autant que leur progéniture et s'occupaient plus de ce qui était dans leur propre verre que ce qu'il pouvait y avoir dans ceux de leurs rejetons. Ce fut donc, après deux heures de fête, la presque totalité des invités qui furent sinon ivres, du moins gaie. Seuls les enfants qui eux buvaient du jus d'orange ou de la limonade étaient encore sains d'esprit. Cependant, chacun s'amusait et l'on trouva que c'était bien là l'essentiel.

Quant à Carole et Valérie, elles ne burent que deux ou trois verres de Champagne. Elles baignaient toutes deux dans cette joie et cette bonne humeur sans pour autant avoir l'impression d'en faire partie. Les cris, les chansons ainsi que les diverses conversations leur parvenaient comme un hourvari complètement inaudible. Même si elles l'avaient voulu, aucune d'elle n'aurait pu s'attacher à une quelconque discussion. Elles ne parlèrent pas même entre elles et pourtant elles ne se quittèrent pas de la soirée. Même leurs regards ne pouvaient plus leur servir à communiquer aussi facilement car les spots n'envoyaient une lumière colorée que par spasmes plus ou moins réguliers. Elles ne parlaient pas et pourtant elles communiquaient. Chacune se sentait proche de l'autre, chaque sourire était correctement interprété, chaque mouvement de bouche, chaque clin d'oeil avait une signification distincte et précise. À nouveau, leurs esprits s'étaient rejoints et rien ne semblait pouvoir les séparer. Chacun a eu au moins une fois cette sensation, cette impression de tout voir, de tout comprendre d'un autre ou d'une autre alors même que l'on se trouve parmi une foule qui ignore tout ou qui nous semble tout ignorer. Cette impression indicible de se retrouver seul parmi le monde, compris seulement d'un seul être. Cette sensation, elles la vivaient, la sentaient. Elles auraient presque pu la tenir dans leurs mains tant elle leur semblait réelle et tangible.

Mais déjà l'heure s'avavançait à grands pas au milieu de la nuit,

mécaniquement. Personne ne semblait s'en soucier, jusqu'à ce que l'un des convives propose d'en venir à la distribution de cadeaux. Chacun eut à ce moment l'impression que les aiguilles avaient dû tourner à une vitesse vertigineuse pour qu'il soit déjà si tard. Comme pour Noël, les cadeaux avaient été rassemblés en un endroit unique, si bien qu'il était impossible de connaître l'identité de celui ou celle qui avait offert tel ou tel cadeau. Une bonne douzaine de paquets s'amoncelaient dans un coin de la grande pièce. Carole les ouvrit méthodiquement, les uns après les autres en prenant bien garde, chaque fois, de ne pas déchiqeter le papier-cadeau, comme s'il avait une quelconque importance. Pour chaque présent qui lui fut fait, elle trouva des mots enthousiastes ainsi qu'une jolie phrase de remerciements adressée à l'assemblée. Carole n'en montra rien mais elle devina l'origine de presque tout ce qui lui avait été offert. Elle remarqua en effet que chaque fois qu'elle remerciait, une ou deux personnes ne pouvaient s'empêcher d'esquisser un sourire qu'ils s'appliquaient à faire le plus discrètement possible. Touchés par la gentillesse de cette jeune fille, ils n'arrivaient pas à contenir complètement leur émotion. Elle avait presque épuisé son lot de cadeaux lorsqu'elle prit dans ses mains un petit paquet rectangulaire. Une étrange sensation s'empara de son être : elle se sentit projetée hors de son corps, au point qu'elle avait l'impression de s'observer en train de déballer ce paquet. Elle ressentit même cette impression d'attente d'une fin attendue : ce qui importait n'était pas le contenu mais la réaction que celle qui le recevait allait avoir, comme si elle savait déjà ce qu'il y avait à l'intérieur. Comme si finalement, c'était elle qui offrait un cadeau. Elle comprit alors que ce cadeau était celui de Valérie. Elle le sentait d'ailleurs plus qu'elle ne le savait mais ceci était si clair dans son coeur qu'elle se retourna vers celle-ci pour lui adresser un regard tout aussi éloquent pour elles que le meilleur des discours qu'elle aurait pu faire. La montre la ravissait, plus encore que les magnifiques boucles d'oreilles ou que le pull angora et bien plus encore que le livre de la folle épopée de Jean Charcot au pôle Nord.

Très émue, elle trouva cependant encore assez de sérénité pour adresser faussement à la foule devenue compacte et anonyme des remerciements qu'elle savait inutiles. Elle ne voulait à aucun prix qu'on devinât leur complicité et préférait pour cela taire le fait qu'elle avait pu deviner que ce présent était celui de sa meilleure amie. Valérie renvoya un imperceptible mouvement de la tête, en signe d'acquiescement et de compréhension. Les deux derniers paquets lui semblèrent fades après celui-ci. Elle fit néanmoins un effort pour ne pas le laisser paraître mais déjà sa verve et sa promptitude à remercier s'estompaient. La séance de remise des cadeaux semblait devoir s'arrêter sur cette impression maussade lorsque tout à coup toutes les lumières s'éteignirent, la musique s'arrêta. L'interruption fut aussi courte que

subite car, l'instant suivant, un chemin de lumière se dessinait sur le mur. Un chemin fait de ces bâtonnets qui lancent des étincelles sur les gâteaux ou que l'on accroche dans les sapins de Noël. Ils dessinaient le chiffre seize, l'âge de Carole. Pendant que se déroulait ce spectacle insolite, les haut-parleurs de la chaîne hi-fi faisaient retentir un air de musique particulièrement apprécié de Carole.

Tandis que déjà les lumières artificielles commençaient de faiblir, quelques spots se rallumèrent, créant une atmosphère feutrée et chaleureuse qui détonait avec l'ambiance festive qui régnait jusqu'alors. Un jet de lumière blanche se projeta soudain sur un petit guéridon et toutes les autres choses s'estompèrent. La lumière crue déferlait sur un petit paquet d'aspect ordinaire, sans papier coloré, ni ruban. Ce fut alors que son père emmena Carole jusqu'à la petite tablette et dit "Joyeux anniversaire, ma chérie". Elle ouvrit doucement le paquet et en sortit un magnifique collier d'or. Il était merveilleusement beau, scintillant avec éclat. Elle le passa à son cou, son père le referma et l'embrassa dans le cou. La mise en scène parfaite, le rai de lumière qui se projetait sur eux et qui faisait briller de plus belle le superbe collier, l'attention soudaine et inattendue que tous leur portaient à présent, tout cela donna à Carole la sensation d'être une vedette, admirée et enviée, comblée et inaccessible. En cet instant elle oublia tout, respirant à pleins poumons cet air de bonheur qui l'entourait. Elle était dans les bras de son père, elle était formidablement heureuse et lui-même était au faîte de sa joie. Il n'aurait pas pu y avoir meilleur moment pour eux que cet instant féérique de bonheur accompli. Carole était belle, formidablement belle. Parée des attributs d'une femme, elle n'était déjà plus une enfant, elle pouvait se sentir pour la première fois reconnue. C'était là, assurément, le plus beau des cadeaux que lui fit son père, plus encore que le collier, elle avait la sensation qu'il l'intronisait dans une nouvelle vie, plus vraie, plus belle : celle des grandes personnes. Comme elle l'aimait ! Elle l'embrassa à n'en plus finir pour le remercier. Elle jouissait de chaque millième de seconde, elle ne voulait rien perdre de ce moment unique. Pour cela, elle oublia tout le reste, tout était effacé sauf elle, sauf lui. Ils n'étaient plus que tous les deux et plus rien d'autre ne pouvait ni ne devait compter. Seuls leurs corps subsistaient dans cet univers irréel. Elle aurait voulu que dure encore ce moment. Elle appréhendait la fin, elle la redoutait terriblement. Ouvrir les yeux, les revoir, les laisser accaparer de nouveau son père, tout cela lui était pénible. Un dernier moment encore et puis c'était fini. Le feu d'artifice avait livré son bouquet final, il ne restait plus qu'à rentrer chez soi.

Lorsqu'elle revint à elle, qu'elle ouvrit les yeux à nouveau, plus qu'une pensée, une obsession s'empara d'elle. Où était Valérie ? Elle parcourut

rapidement des yeux la pièce mais elle ne s'y trouvait plus. Passant de l'extase à l'affolement, elle se mit à la chercher partout. Elle n'était pas dans le grand salon, pas plus que dans la salle à manger. Elle alla la chercher jusque dans la cuisine et, en dernier ressort, elle entreprit d'aller voir dans sa chambre. Elle ne ressentait déjà même plus sa joie passée et, au lieu de cela, elle fut prise de pensées plus obscures les unes que les autres. Prise d'affreux remords, elle se sentit coupable vis-à-vis de sa meilleure amie. Elle l'avait oubliée, volontairement de surcroît, s'abandonnant à son propre plaisir, à sa propre joie stupide, alors qu'à quelques mètres de là, son amie, sa soeur, devait être en train de se déchirer de douleur à la vue de cette pitoyable scène. Elle lui avait imposé cette souffrance sans s'en inquiéter, sans une pensée pour elle. Où était-elle maintenant ? Où se cachait-elle pour déverser les larmes de son corps que sa fierté empêchait de montrer au grand jour ? Pourquoi ai-je fait cela ? Je regrette de l'avoir fait souffrir ainsi, je ne me suis pas préoccupée d'elle. J'ai été lâche et égoïste. Pourra-t-elle me le pardonner ? Ses jambes peinaient à la soutenir, à peine lui obéissaient-elles.

Carole se posait toutes ces questions tandis qu'elle continuait de chercher Valérie sans plus de succès. Partout, elle avait cherché en vain, elle avait visité chaque pièce, demandé à chacun s'il l'avait vue, appelé dans tous les coins de la maison mais rien, pas un souffle, pas une réponse, comme si elle s'était évanouie dans la nuit. Épuisée par cette vaine recherche, elle sentit son coeur s'emplier de dégoût. Taraudée par sa conscience, elle s'imposa de mener de nouvelles recherches au sein de la maison. Elle retourna dans la chambre de Valérie, pour se donner du courage en inhalant l'air qu'elle avait respiré, en allant dans la pièce où elle avait passé la nuit, comme pour s'imprégner de son esprit. Elle monta le grand escalier, traversa le couloir puis entra. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce mais cela, elle l'avait déjà remarqué la première fois qu'elle y était venue pour chercher son amie. Elle n'avait d'ailleurs pas poussé plus avant son inspection, estimant qu'elle n'y était sans doute pas si la lumière était éteinte. Elle entra, fit quelques pas à l'intérieur de la chambre puis saisit un interrupteur pour allumer la lampe de chevet. La lumière timide envahit peu à peu la pièce, sans toutefois parvenir aux confins de la pièce qui était assez spacieuse. Elle regarda doucement autour d'elle, sans même espérer la trouver, juste pour faire un tour d'horizon. Valérie se trouvait dans un coin de la chambre, assise à même le sol, comme prostrée. Pas une parole ne sortait de sa bouche et ses yeux, contrairement à tout à l'heure, se trouvaient dépourvus de toute expression. Carole ne vit qu'un être absent, presque un fantôme. Elle se dirigea vers elle, sans dire un mot puis la serra dans ses bras, l'étreignant fortement. Elle sentait sa respiration lourde, presque pesante, comme si sa cage thoracique se trouvait écrasée par un poids monumental. Cette démonstration de sentiments les rendit moins

étrangères. Pas encore comme avant, mais déjà plus proches l'une de l'autre. Elles passèrent un long moment ainsi, sans bouger, avant que Valérie se décide à parler. Elles n'arrivaient cependant pas à se comprendre l'une l'autre. Ou plutôt Carole ne pouvait pas comprendre ce que pouvait ressentir Valérie car, de leur expérience commune, elle ne connaissait que l'ivresse de la joie et du bonheur, les jours heureux dans les bras d'un père qui vous couvre de cadeaux. L'absence, le manque, et la souffrance qu'ils engendrent, elle ne les connaissait pas.

Les mots seuls pourraient faire comprendre à Carole ce qu'elle endurait depuis toutes ces années. La gêne n'existait pas entre elles et c'est pourquoi elle n'eut pas la moindre retenue dans ses propos. Les paroles qu'elle prononça étaient le reflet exact de sa pensée, de ses sentiments et émotions, elles étaient le miroir de son âme.

"Mon père me manque toujours. Je n'arrête pas de penser à lui. Il ne se passe jamais une journée sans que j'y pense. Il est toujours présent à mon esprit. Même lorsque je n'y pense pas de moi-même, il s'impose à moi et lorsqu'il est là, c'est plus fort que moi je n'ai pas envie de le chasser. J'ai... C'est un peu comme si j'étais responsable de sa vie. J'ai l'impression qu'il ne vit plus qu'au travers de moi. Je ne me sens pas le droit ni le courage de l'empêcher. Avant il était aussi dans ma mère. Elle aussi elle l'aimait toujours, elle pensait à lui et il nous manquait. Quelques fois nous en parlions ensemble, mais aujourd'hui elle a refait sa vie et elle ne pense plus à mon père. Elle ne l'aime peut-être même plus depuis qu'il y a l'autre là. Il est gentil avec moi et pourtant je le hais. Au fond de moi c'est le tonnerre qui gronde, lorsque je les vois tous les deux, alors que c'est mon père qui devrait être là. Il m'a volé mon père, et parfois j'ai l'impression qu'il cherche à le remplacer. Il ne me l'a jamais dit mais je suis sûre qu'il me considère comme sa fille. Ça me dégoûte. Je voudrais qu'il parte, qu'il nous laisse tranquilles, ma mère et moi. Qu'il nous laisse en paix avec mon père, qu'il nous laisse le retrouver, lui parler. Qu'il ne détourne plus ma mère de mon père. C'est incroyable, elle qui l'aimait tant ! Comment a-t-elle pu faire ça ? Le remplacer par cet inconnu, un collègue de travail m'avait-elle dit. Ah oui, ça je m'en souviens. Quand elle m'a dit ça, j'ai eu l'impression que mon père mourait une deuxième fois. J'en ai pleuré. J'étais si triste. J'aurais tellement voulu qu'on reste ensemble toutes les deux, à cultiver son souvenir, à ne pas le trahir et, au lieu de cela, elle l'a fait venir chez nous. Tu vois pourquoi maintenant : il n'a plus que moi pour vivre. Il ne peut plus exister qu'au travers de moi. Si je suis partie tout à l'heure, c'est que ça me faisait trop mal de vous voir ainsi, ton père et toi. Ce n'est pas de ta faute et je ne t'en veux pas mais ça m'a fait repenser aux moments de bonheur que j'ai eus, moi aussi, avec mon père. L'instant d'après

j'ai compris que ça n'arriverait plus jamais. Plus jamais, dit-elle la voix sanglotante. Il est mort maintenant, il ne m'offrira plus de cadeaux, il ne m'emmènera plus en balade, il... - Valérie pleurait maintenant mais continuait cependant de parler - je ferais n'importe quoi pour qu'il revive, pour le serrer dans mes bras."

Carole fut bouleversée par le drame que vivait sa meilleure amie. Elle avait pleinement conscience du désespoir qui la déchirait, pleinement conscience aussi de son impuissance à changer les choses. Elle ne pouvait rien faire sinon la comprendre. Comprendre qu'elle possédait tant de bonheur et qu'elle ne pouvait cependant pas en donner, ne fut-ce qu'une miette, à Valérie qui en avait tant besoin. Elle enragea devant son impuissance, s'en voulant presque d'être heureuse comme on s'en veut en voyant un être qu'on aime au seuil de la mort parce que la vie s'amenuise dans son corps tandis que le nôtre déborde de santé et que l'on pourrait, sans que cela ne nous gêne le moins du monde, lui donner un peu de notre vie pour qu'il reste avec nous encore un peu. Elle ne pourrait pas sauver Valérie, personne d'ailleurs, excepté Dieu, ne pourrait la sauver. Il faudrait pour qu'elle vive que son père revienne, qu'il ressuscite, mais cela, les hommes n'en ont pas le pouvoir. Même leur argent, leur maître à tous ou presque, ne pouvait rien. L'argent de tous les hommes de la terre ne pourrait même pas racheter une vie, pas une seule. Il peut, tout au plus, briser et fouler aux pieds celles qui sont nées, souvent par milliers et plus rarement en agrémenter une de temps en temps. Non rien ni personne ne pouvait donner le bonheur à Valérie. Elle seule pouvait décider d'essayer de vivre, de tourner une page pour enfin regarder devant elle. Si elle voulait vivre, il fallait qu'elle accepte que son père ne soit plus là, qu'elle ne le laisse plus vivre en elle, bref le faire mourir une seconde fois.

Valérie, après s'être confiée de la sorte, ne pensait plus qu'à une chose : s'en aller. Elle appréciait pourtant le réconfort que lui apportait Carole, la seule qui la comprenait, mais elle se sentait emplie d'un mélange confus de fierté et de honte qui l'empêchait de rester davantage. L'insistance de Carole n'y changea rien. Celle-ci dut se résoudre à la voir partir, en pleine nuit, seule comme une malheureuse. Elle voyait sa silhouette s'éloigner telle une ombre. Valérie s'en allait pour toujours. Carole était en effet convaincue que jamais elle se serait comme avant.

Chapitre 14

Valérie dormit très mal cette nuit-là. Elle était revenue au temps où sa mère et elle portaient le deuil de son père. Elle songeait à lui mais tous ses souvenirs étaient tristes, comme peints en noir. Sanglotant de longues heures, elle espérait la venue de son père. Elle espérait qu'il viendrait la consoler, la prendre dans ses bras. Elle sentait peser sur elle chaque seconde, chaque minute. Elle continuait d'espérer, elle ne se lassait pas d'attendre. Elle n'avait - c'était sûr maintenant - plus que lui et lui n'avait plus qu'elle, alors il allait venir. Ce n'était qu'une question de temps. Valérie continuait de ressasser ses souvenirs, elle faisait défiler sans cesse de nouvelles images devant ses yeux et déjà lumière les éclaira. Ce n'était pas son père mais tout simplement le jour qui allait se lever. Elle alla jusqu'à la fenêtre de sa chambre puis, en voyant cette lueur poindre, elle commença à perdre espoir, à penser que peut-être il ne viendrait pas. Elle en fut soudain tout étourdie au point qu'elle retourna s'allonger. À bout de force, elle ferma les yeux et était prête à abandonner tout espoir lorsque finalement le miracle se réalisa. Elle sentit une main se poser doucement sur son épaule, puis courir doucement le long de son cou pour atteindre son visage et y sécher les larmes qui coulaient. Son père était de nouveau là pour consoler sa fille. Il s'assit sur le bord du lit de Valérie et lui fit un large sourire. Les traits de Valérie se firent tout à coup souples et fins. Les larmes avaient séché, mieux, elles avaient disparu comme par enchantement. Son visage était frais et doux, comme après une très bonne nuit de repos. Il l'embrassa délicatement sur le front puis lui prit les mains. Ils se parlaient à présent comme ils se parlaient autrefois, avant l'accident, comme au merveilleux temps où ils étaient tous les trois. Le monde était beau désormais. Valérie et son père étaient à nouveau ensemble, et celui-ci ne repartirait plus, il l'avait promis. Il serait maintenant toujours là, toujours à ses côtés. Bien sûr, tout le monde ne pourrait pas le voir et tout n'allait pas changer pour autant, non. Par exemple, Jean, l'autre, le collègue de maman allait rester à la maison mais maman allait bientôt revoir papa elle aussi. Tout allait s'arranger maintenant.

Ce fut à partir de cette nuit-là que Valérie s'arrima à une autre réalité que celle qui prévalait alors pour ceux qui l'entouraient. Pour elle désormais, son père était revenu, même s'il n'était pas physiquement présent. Elle ne pouvait d'ailleurs pas s'en rendre compte puisqu'elle pouvait le voir, le toucher, lui parler et même l'embrasser.

Au matin, elle se réveilla, radieuse. Elle descendit prendre le petit déjeuner avec sa mère et Jean. Elle fut transportée de joie en les voyant tous les deux et elle courut les embrasser pour leur dire bonjour. Laure et Jean étaient

contents de voir leur fille ainsi épanouie. La bonne humeur régnait de nouveau dans la maison familiale et personne ne s'en plaignait. Laure fut cependant surprise de voir que sa fille était déjà rentrée car elle pensait qu'elle devait dormir chez son amie.

- Valérie, ma chérie, tu ne devais pas passer la nuit chez les parents de Carole ?
- Si maman mais j'ai finalement préféré rentrer.
- Tu n'as pas fait de bêtises ? Comment était-ce ? Raconte-moi.
- C'était très bien. La fête était très réussie, Carole a eu plein de cadeaux. On s'est bien amusé avec ses cousins, ses cousines et ses amies. Son père lui a offert un superbe collier de perles, il était magnifique.
- Et la montre que tu lui as offerte, elle lui a plu ?
- Oh oui, beaucoup. Ça lui a fait très plaisir.
- À quelle heure es-tu rentrée ? Nous ne t'avons pas entendue.
- Je ne saurais pas très bien te dire, je... Il était tard. Plus de minuit en tout cas.

Laure se sentit rassurée car Valérie semblait réellement heureuse. Celle-ci ne lui parla cependant pas de la nuit passée à pleurer, ni de son père qu'elle avait vu. Pourtant Valérie ne mentait pas car, pour elle, tout ceci n'était qu'un mauvais rêve qu'elle ne se rappelait même pas avoir vécu.

Dans les premiers temps qui suivirent son anniversaire, Carole pensait s'être finalement trompée à propos de sa meilleure amie. Contrairement à ce qu'elle pensait, Valérie semblait être moins triste, moins abattue qu'elle ne s'y attendait. À sa grande surprise aussi, leur complicité et leur amitié ne semblaient pas être entamées par le tragique incident qui s'était produit. Elle était contente qu'il en soit ainsi. De cette façon elle pourrait continuer de veiller sur elle, comme elle se l'était promis. Secrètement, elle s'était mise à espérer qu'elle pourrait la sauver, comme si elle courait un terrible danger. Il ne devait cependant pas en être ainsi et les mauvais pressentiments de Carole étaient malheureusement justifiés. Elle ne tarderait plus maintenant à se rendre compte du mal qui rongait déjà son amie.

Un soir après les cours, Carole avait proposé à son amie de l'accompagner pour l'aider à choisir un manteau qu'elle devait s'acheter pour l'hiver. Valérie fut ravie de la proposition qui lui était faite et accepta avec empressement. Elles se mirent donc en chemin vers les magasins du centre ville qui n'étaient que peu éloignés de leur lycée. Après quelques minutes de marche, elles se trouvèrent à la porte d'un grand magasin et y entrèrent. Elles se dirigèrent vers les étages de vêtements féminins et commencèrent d'examiner le stock qui s'étalait sur des dizaines de rayons. Elles les parcoururent

méthodiquement, un à un, comme pour être bien sûres de ne pas en oublier. D'imposantes parkas étaient exposées à côté de longs manteaux de tissu épais et chaud. Carole en essaya plusieurs, prit le temps d'évoluer devant le miroir avec chacun de ceux qui lui plaisaient avant de se décider pour un modèle de couleur marron. Emportées dans leur élan, elles s'attaquèrent ensuite aux rayons des pantalons. Là encore, Carole en essaya quelques-uns. Valérie était émerveillée de la beauté de son amie dans ces habits neufs. Elle s'imagina elle aussi, ainsi vêtue puis se rappela les vêtements que lui offrait jadis son père. Elle se souvint des robes, des gants, des bonnets. Bientôt une farandole d'habits lui tournait autour de la tête au point de presque l'enivrer. Carole n'existait plus et elle, elle n'était plus dans le magasin, elle n'était nulle part ailleurs que dans ce tourbillon de couleurs vives qui emportait son esprit. Elle entendit la voix de son amie qui la rappelait à la réalité, Carole voulait son avis sur une tenue qu'elle avait trouvée. Alors, lentement la farandole s'arrêta, Carole reparut sous ses yeux, tournoyant autour d'elle. Bientôt tout s'arrêta, sa vision était redevenue nette et ses yeux s'immobilisèrent sur un pull rose bonbon en acrylique. En un instant, elle savait que ce pull était pour elle, en une seconde, elle vit l'image de son père le lui offrir car elle aussi avait le droit de recevoir des cadeaux et il n'y avait pas de raison pour que seule Carole en profite. Elle répondit à son amie d'un air distrait et il n'y avait plus qu'une seule chose qui l'obsédait : le pull rose. Il le lui fallait à tout prix. Plus rien d'autre ne comptait que ces quelques centimètres carrés de tissu. Il fallait impérativement qu'elle se l'approprie. Tandis que Carole se rhabillait dans la cabine d'essayage, elle fila droit vers l'objet convoité et sans même prendre garde à ne pas être vue, elle le prit, l'ôta rapidement du cintre auquel il était accroché et l'enfouit profondément dans son sac d'école. La scène se passa si vite que l'instant suivant elle était revenue à sa place, et attendait que Carole sorte de la cabine. Cela se passa pour elle comme si ce n'était pas elle qui venait de voler ce vêtement, comme si c'était quelqu'un d'autre. Elle paraissait d'ailleurs ne pas s'en être rendu compte car pas le moindre signe, pas le moindre stigmate qui eut pu trahir son forfait n'était perceptible sur son visage. C'était comme si elle avait déjà oublié l'acte immoral qu'elle venait de commettre ou plutôt comme si elle ne l'avait pas fait. Carole ne prit finalement aucun autre vêtement que le manteau pour lequel elle était venue. Après avoir encore visité quelques rayons elles se dirigèrent donc vers l'une des nombreuses caisses du magasin, le plus naturellement du monde. Valérie ne songea pas même un instant qu'elle pouvait être inquiétée, qu'elle avait pu être vue par un vigile ou prise sur le fait par la vidéo surveillance. Non, décidément rien de tout cela ne lui traversa l'esprit. Elles passèrent finalement le seuil du magasin sans être appréhendées, sans que le moindre système antivol se mette en branle.

Carole portait fièrement son paquet sans se douter le moins du monde de ce que venait de faire Valérie. Elle n'avait rien vu ni rien su de ce qui s'était passé derrière son dos. Elles rentrèrent toutes deux chez elles, faisant une partie du chemin ensemble avant de se séparer et rejoindre chacune la maison de leurs parents respectifs. De retour chez elle, Valérie monta tout droit dans sa chambre pour s'y enfermer. De nouveau la vision de son père lui apparut, nettement, presque palpable. Elle sortit le pull de son sac, le contempla d'un oeil plein d'admiration et de gratitude. Elle remerciait non pas elle-même car ce n'était pas elle qui lui avait apporté ce cadeau, mais bel et bien son père qui lui montrait là combien il l'aimait. Doucement ils s'embrassèrent, puis s'étreignirent de longs instants comme au temps des jours heureux. Il lui demanda ensuite s'il lui allait, la pria de l'essayer. Valérie s'exécuta, pleine de félicité. Le pull lui allait à ravir. On n'aurait pu trouver personne d'autre à qui il serait allé aussi bien. Elle se mit à tourner sur elle-même afin que son père voie comme elle était belle dedans. Elle tournoya et tournoya encore jusqu'à l'ivresse avant que la ronde ne fût interrompue par des bruits qui venaient de l'escalier. Ce devait être Laure, ou Jean qui devait monter. La joie de Valérie disparut presque aussitôt, rattrapée qu'elle était par la réalité. Elle s'arrêta de tourner mais déjà son père était reparti. Ce n'était pas grave, elle était heureuse tout de même de ce présent. Elle l'ôta précautionneusement et le rangea avec délicatesse dans son armoire. Je le mettrai demain pour aller à l'école, se dit-elle en elle-même. Elle ouvrit la porte de sa chambre et descendit rejoindre ses parents.

Le lendemain, en effet, elle remonta dans sa chambre après avoir pris son petit déjeuner en compagnie de sa mère et sortit le pull de l'armoire. Elle l'enfila fièrement, pleine de contentement. Elle redescendit rapidement les marches, enfila son manteau et partit sur le chemin de l'école. Il faisait froid ce matin-là et Valérie trouva que non seulement le pull était beau mais qu'en plus il lui tenait chaud au corps. Elle n'en fut que plus contente que son père le lui ait offert. D'un pas rapide et assuré, elle se précipitait vers le lycée tant elle était pressée de le montrer à Carole. Arrivée dans la salle de classe, elle ôta son manteau et le laissa apparaître aux yeux du monde. Elle ne pensait qu'à ce pull et elle imaginait que toutes les conversations allaient cesser, que tous les regards allaient se tourner vers elle, que toutes et tous se trouveraient ébahis par cette apparition presque surnaturelle. Il n'en fut cependant rien car seuls ses yeux pouvaient appréhender l'aspect merveilleux de l'objet. Son dernier espoir résidait alors dans la réaction de sa meilleure amie qui connaissait bien sa garde-robe. Elle serait au moins surprise de la voir avec un nouveau vêtement. Un vêtement qu'elle n'avait jamais encore mis et dont elle n'avait jamais parlé. Un vêtement qu'elle ne connaissait pas et qui l'émerveillerait. Son amie ne manqua pas en effet de remarquer ce nouvel

attribut dont elle était parée. Son attention et sa curiosité furent suscitées dans l'instant. Elle posa des questions, elle voulait savoir depuis quand elle avait ce pull, qui le lui avait acheté, pourquoi elle ne l'avait jamais vue avec auparavant et bien d'autres choses encore. Devant cet afflux d'interrogations, Valérie fut comblée. Elle sentit son corps se gonfler de fierté et d'orgueil à l'approche de la réponse qu'elle allait lui faire. L'instant qui lui restait avant de répondre lui sembla une éternité pendant laquelle on était suspendu à ses lèvres. Elle tourna dix fois une phrase dans sa tête pour ne finalement retenir que la plus simple et la plus vraie : "C'est mon père qui me l'a offert". Ayant dit cela, Valérie se sentit heureuse et fière, fière d'avoir à nouveau un père qui existait et qu'elle pouvait faire vivre au travers de ses paroles. Elle s'attendait de la part de son amie à de la joie, du bonheur même de savoir qu'elles étaient maintenant pareilles toutes les deux, qu'elles avaient chacune un père et qu'elles en étaient aimées. Elle allait lire ces sentiments dans les yeux de son amie, c'était sûr, il ne pouvait en être autrement.

Malheureusement, il n'en fut rien. Carole était solidement amarrée à la réalité tandis que déjà l'esprit de Valérie trichait avec la raison avant de l'abandonner totalement. Elle n'était pas capable de cette joie attendue. Elle ne put contenir les traits de son visage. Elle n'eut pas la force de les faire mentir, de leur faire dire autre chose que ce qu'elle pensait. Ils n'exprimèrent qu'une profonde désillusion atrocement lucide. Pendant ce même instant où Valérie montait au firmament, elle réalisa que ses craintes antérieures allaient inexorablement se réaliser. Elle avait compris que Valérie perdait la raison, qu'elle s'emmurait seule dans une tour d'ivoire qu'elle avait elle-même construite. Elle avait deviné tout cela mais elle ne savait pas encore combien Valérie était capable d'apporter vie à son père au point d'agir à sa place, de voler des objets pour ensuite se les offrir à elle-même.

Chapitre 15

Cet épisode fâcheux était déjà, pour Valérie, le commencement de la fin. Dans les semaines et les mois qui suivirent, elle passait en effet de plus en plus de temps avec son père, seule dans sa chambre. Ils y restaient des heures, simplement pour être ensemble, pour se regarder, se parler, se souvenir du passé, mille fois plus intéressant à leurs yeux que le présent. Elle fuyait de plus en plus le monde réel qui l'entourait pour ne plus se consacrer qu'à lui. Ceci se fit tout d'abord au détriment de sa famille : c'était à peine si elle était présente au petit déjeuner et au dîner. Lorsque Laure lui proposait de venir avec elle pour aller faire du lèche-vitrine, elle refusait chaque fois. Elle préférait rester dans sa chambre. Quant à Jean, ce fut encore pire pour lui. Elle ne lui adressait plus guère la parole et lui disait à peine bonjour. Chaque fois qu'il tentait de s'approcher d'elle, elle cherchait à l'éviter. La seule personne qu'elle aimait encore à voir était son amie Carole, la seule qui la comprenait encore un peu et qui trouvait grâce à ses yeux.

Ses parents avaient pourtant tout essayé pour la faire revenir à la réalité. Ils se montrèrent le plus gentil qu'ils purent avec elle. Ils l'emmenèrent en voyage pour lui changer les idées, ils furent présents pour elle à tout moment. Tous leurs efforts furent cependant vains. Tout ce qu'ils avaient pu faire n'avait servi à rien. Leur fille continuait de s'enfoncer chaque jour un peu plus dans la folie, dans la kleptomanie aussi. Car Valérie ne pouvait plus s'empêcher à présent de matérialiser son père. Elle volait pour lui, afin qu'il lui offre des cadeaux, les mêmes cadeaux qu'il lui offrait lorsqu'elle était enfant. Ses parents savaient aussi cela. Elle ne pouvait le cacher car dans ces moments, son esprit lui échappait totalement - ce n'était pas elle mais lui qui apportait ces cadeaux - au point qu'elle n'avait même pas le souvenir de ses actes. Ils eurent plusieurs fois maille à partir avec la police, sans pouvoir expliquer ce qui arrivait à leur fille. Chaque fois, ils dédommageaient les malheureuses victimes de ces larcins du désespoir. Ils ne pouvaient cependant que réparer les dommages mais ne pouvaient rien pour leur enfant.

Un jour arriva où Laure, n'y tenant plus et ayant épuisé toute la patience dont elle disposait, se résolut à parler à Valérie. Elle se dit que sa fille n'était pas sotte, qu'elle devait comprendre. Alors elle s'expliqua avec elle. Elle lui raconta sa propre histoire : l'histoire d'une petite fille qui perd son père à dix ans, dans un accident de la route. Elle lui dit que son père l'aimait beaucoup et que, de là où il était, il l'aimait sans doute encore beaucoup mais que, précisément, il n'était plus là. Elle le lui dit, le lui martela : son père était mort. Aussi triste que cela fût, c'était ainsi, il était mort. Il ne venait pas dans

sa chambre le soir, il ne pouvait plus venir, sa vie était terminée. Il était mort mais elles, elles étaient bien vivantes. Il fallait penser à l'avenir et ne plus se tourner vers le passé. Il fallait oublier. Il fallait penser aux vivants : à elle-même, sa mère et aussi à Jean qui s'était toujours montré très gentil et très compréhensif avec elle. Il fallait qu'elle prenne exemple sur sa mère. Elle aussi elle l'aimait beaucoup, pour elle aussi ce fut très dur, mais elle avait tourné la page maintenant, elle s'était résolument tournée vers l'avenir.

Ces mots qu'elle s'était arrachés à elle-même la torturèrent terriblement. Elle se sentait malheureuse de s'entendre parler ainsi. Dix fois, vingt fois, elle eut envie de franchir le pas. De dire à sa fille que c'était elle qui avait raison. Qu'elle aussi aimait toujours son père. Qu'elle avait fait fausse route jusqu'à présent. Qu'elle avait eu tort de se remarier. Que son père était formidable et qu'elle voulait, elle aussi, revivre avec lui. Elle savait, au fond d'elle-même tout cela ; elle comprenait finalement sa fille, mieux que quiconque, mieux que sa meilleure amie même. Elle voulait dire tout cela et pourtant elle ne le fit pas. Son instinct maternel l'en empêcha car elle savait que cela aurait provoqué à coup sûr la perte de sa fille. Elle se tut donc, ayant à la fois le sentiment d'avoir bien fait et aussi celui d'avoir mal fait.

Valérie écouta sa mère sans l'interrompre. Elle avala ce long monologue sans dire un mot. À chaque phrase qu'elle entendait, elle souffrait davantage. Elle entendait sa propre mère, rejeter son père, dire qu'il n'existait pas, qu'il fallait l'oublier. Elle sentit monter en elle d'abord l'écoeurement, puis le dégoût et enfin un sentiment de malheur immense. Sa mère n'aimait plus son père, elle le reniait. Elle avait presque du mal à y croire, elle ne pensait pas s'être trompée à ce point sur sa mère. Il n'y avait décidément plus personne sur cette terre qui fût capable de la comprendre. Elle était seule à présent, comme si plus personne ne parlait la même langue qu'elle. Il n'y avait plus rien à faire, ni plus rien à dire. Ce fut sans doute pour cela que Valérie ne dit rien, n'opposant pour toute réponse qu'un silence plein d'effroi.

À partir de ce moment, Valérie se mura alors dans le silence le plus complet, ne parlant plus à sa mère, ni à personne d'autre. Les premiers jours de silence furent mis sur le compte d'une grande tristesse qui ne pouvait être que passagère. Ses parents essayaient de se convaincre qu'il s'agissait là du contrecoup de la discussion qu'elles avaient eu quelque temps plus tôt. La situation cependant ne semblait pas devoir s'arranger, même après quelques jours.

À l'école, Valérie ne prononçait pas même une syllabe. Lorsqu'elle était interrogée par ses professeurs, elle les regardait d'un air profondément triste,

l'oeil éteint, mais n'ouvrait pas la bouche. Elle semblait attendre quelque chose, comme si un événement quelconque devait survenir. L'un d'entre eux l'emmena même jusque chez le proviseur, croyant que la malheureuse se moquait de lui. Il n'en obtint pas pour autant plus que ses collègues. En quelques jours, elle était devenue l'attraction de ses camarades de classe. Chacun et chacune essayait de l'approcher, de lui parler. Tous voulaient savoir ce qui lui arrivait, pourquoi elle se conduisait ainsi, si elle le faisait exprès. Valérie n'eut pas à souffrir de l'attitude de ses camarades. Carole était toujours là, auprès d'elle, et elle veillait à ce que son amie ne fût pas importunée par les curieux. Oui, elle était toujours là, pour elle, fidèle à son serment de tout faire pour elle, comme si elle était sa petite soeur. Elle se faisait discrète, ne posa pas de questions. Elle voulait simplement la rassurer, lui montrer qu'elle était là, simplement. Elle seule la comprenait encore. Elle savait à quel point son amie devait souffrir. Bien sûr, elle ne connaissait pas l'origine de son mutisme, elle ne savait pas que sa propre mère l'avait pour ainsi dire poignardée dans le dos mais elle comprenait et elle était sincèrement pleine de compassion.

Le silence total dans lequel s'était enfermée Valérie depuis un mois alerta la direction de son établissement scolaire. Laure et Jean furent convoqués par le directeur, dans l'intérêt de l'enfant. Ceux-ci se rendirent au rendez-vous, accompagnés de leur fille. De son côté, le directeur avait convié l'infirmière ainsi que l'assistante sociale. Valérie y fut plus absente que jamais. On se demandait si elle entendait ce qui se disait, si elle se rendait compte que c'était d'elle que l'on parlait. On s'interrogea même sur son état mental. Était-elle encore saine d'esprit ou bien perdait-elle la raison ? Peut-être était-elle simplement malade. À défaut de réponse, Laure expliqua cependant au directeur la situation dans laquelle ils se trouvaient. Elle lui raconta la mort de son mari, la complicité qu'il pouvait avoir avec sa fille, les cadeaux, les vols. Elle ne lui cacha rien, comme si elle croyait avoir affaire à un médecin à qui tout devait être dit.

L'entrevue avec le directeur ne donna rien. Valérie restait enfoncée dans son silence, toujours abattue, comme si elle avait perdu toute force pour continuer la lutte. Elle était sonnée, tel un boxeur ivre d'avoir reçu trop de coups. Ses parents commençaient à désespérer de plus en plus. Ils se sentaient impuissants à faire quoi que ce soit. Laure ressentait la chose encore plus dramatiquement que Jean car au-delà du fait qu'elle était sa mère, elle se sentait coupable d'avoir mis sa fille dans cet état. Après tout, n'était-ce pas elle qui lui avait parlé dans des termes assez durs de son père ?

Près de deux mois s'étaient maintenant écoulés sans que Valérie ait prononcé

la moindre parole. Toujours apathique, elle ressemblait à une morte malgré son jeune âge. Laure ne dormait plus tant elle était préoccupée par la santé de sa fille. Elle s'en voulait terriblement et elle rejetait entièrement sur elle-même la responsabilité de ce qui était arrivé. Elle regrettait maintenant ce qu'elle avait dit, tout en sachant que revenir sur ses paroles ne changerait rien. Elle était d'une humeur sombre, broyant sans cesse du noir et ne sachant pas comment cela pourrait s'arranger. Elle et Jean avaient, semble-t-il, tout essayé. Ils lui parlèrent à maintes reprises, sans que jamais elle réponde. Ils lui demandèrent ce qui n'allait pas mais Valérie n'ouvrit pas la bouche. Ils la cajolèrent mais le mal qui rongea Valérie avait gagné la plus petite de ses viscères. Toutes leurs entreprises avaient échoué, et leur fille continuait de s'enfoncer doucement dans un océan de malheur, jusqu'à y sombrer. Ayant épuisé toutes leurs ressources propres, ils décidèrent finalement d'en appeler à la médecine. Ils prirent rendez-vous avec un psychiatre. Lorsqu'ils se rendirent à son cabinet, ils furent impressionnés par la somptuosité du lieu. Ils se retrouvèrent dans une salle d'attente immense, au plafond haut, et couverte de parquet magnifiquement ciré. De grands rideaux pourpres masquaient en partie les immenses fenêtres qui donnaient sur un jardin intérieur. À la vue de ce lieu, Valérie esquissa un sourire pour la première fois depuis des mois. Ses parents en furent ravis sur le moment mais ils se dirent ensuite que, malgré leurs explications, elle ne devait pas comprendre où elle se trouvait pour sourire ainsi. Lorsqu'ils furent reçus par le médecin, celui-ci leur proposa rapidement de prendre leur fille en traitement dans sa clinique. Ils hésitèrent tout d'abord, rechignant à quitter leur fille, puis se laissèrent finalement convaincre de la nécessité du traitement. Ils convinrent tous trois d'une date, réglant ainsi le sort de Valérie en quelques secondes.

Il ne restait que quelques jours à Laure pour préparer les affaires de sa fille et aussi pour lui expliquer qu'on allait la mettre dans une clinique pour la soigner mais qu'ensuite tout irait mieux. Elle disait tout cela plus pour se persuader que pour rassurer sa fille, tant elle était convaincue que Valérie n'avait plus toute sa raison, ou tout au moins, toute sa lucidité. Elle lui racontait cela sur un ton enfantin, la croyant incapable de comprendre. Elle se trompait pourtant car Valérie, loin d'avoir perdu sa lucidité, comprenait tout ce qui se passait autour d'elle. Elle était simplement dans une si grande prostration qu'elle se sentait incapable de s'ouvrir sur l'extérieur. Elle était encore si abattue et si choquée que sa mère ait abandonné son père, qu'elle avait perdu le goût de toute chose. Elle voyait et entendait les gens lui parler mais elle n'arrivait pas à trouver assez d'envie ni de volonté pour leur répondre. Elle était fière de son amie Carole qui, seule entre toutes, l'aimait vraiment, mais les remerciements ne passaient pas le seuil de sa bouche. Sa mère se trompait lourdement car Valérie était au contraire très lucide. Elle

savait ce qui allait arriver. Elle voyait que sa mère préparait ses affaires pour l'emmener hors de chez elle. Elle comprenait qu'elle allait être séparée de sa mère qu'elle continuait d'aimer bien qu'elle l'eût trahie. Elle voyait et comprenait mais tout cela lui paraissait tellement inéluctable qu'elle ne trouvait toujours pas la force de réagir.

Dans deux jours, Valérie allait partir. Plus que deux jours pour lui arracher au moins une parole, pour la retenir, pour remettre en cause la nécessité du traitement. Laure, plus que quiconque, espérait que le miracle survint. Elle fit tout pour que sa fille parle, qu'elle exprime quelque volonté, qu'elle revienne à elle. Cela n'arriva pas. Valérie, de plus en plus consciente, comprenait ce que sa mère ressentait. Elle aurait voulu l'aider, parler, lui dire quelque chose. Mais elle ne pouvait pas. Elle était toujours sans forces et sans envie. Son corps l'emprisonnait, elle ne pouvait plus le contrôler, en faire ce qu'elle voulait. Elle n'était plus capable de lui faire sortir le moindre son.

Le jour dit arriva. Une ambulance devait venir la chercher. Jean était rentré plus tôt pour au moins lui dire au revoir. Ses affaires étaient prêtes. Ils attendaient tous, anxieux. Sa mère sanglotait à présent. Elle ne pouvait pas contenir davantage son chagrin. Elle se sentait responsable de tout cela. Les jours noirs et sombres s'abattaient de nouveau sur elle. Elle songea à la mort de son mari, elle l'avait perdu pour toujours - elle l'avait dit à sa fille - et pourtant elle l'aimait passionnément. Voilà qu'il devait maintenant arriver la même chose avec sa fille. Elle allait perdre sa fille à présent. Qu'on lui ait pris son mari ne suffisait donc pas ? Il fallait qu'on lui prenne aussi sa fille. Qu'allait-il rester de son bonheur passé ? Fallait-il donc qu'il périsse tout entier ? Le bouleversement dans lequel elle se trouvait affecta Valérie. Sans qu'elles le sachent, elles pensaient au même moment, à la même chose. Valérie songeait à la dislocation de sa famille. On lui enlevait son père puis à présent sa mère. On détruisait tout autour d'elle. La rage visible de sa mère fit sourdre en elle une colère aveugle qui devenait menaçante. Déjà elle sentait son sang bouillonner, couler à nouveau dans ses veines. L'énergie lui revenait peu à peu, sans qu'elle ait pourtant assez de forces pour parler. Mais bientôt, l'ambulance arriva. La mort dans l'âme et les larmes aux yeux, Laure y déposa la valise de sa fille et laissa l'infirmier s'emparer d'elle. Il l'assit à l'arrière du véhicule et renferma la portière. Sa mère ne put se retenir une seconde de plus et éclata en sanglots. Ce malheur si visible l'insupportait de plus en plus et elle sentait maintenant gronder en elle le tonnerre de la colère. Le véhicule allait partir lorsqu'elle commença elle aussi à pleurer. Sa mère sanglotait toujours, puis elle regarda Jean, l'implorant des yeux. Valérie le vit alors la serrer dans ses bras, puis l'entendit lui dire que c'était la meilleure solution avant de l'embrasser sur la bouche. Elle fut horrifiée à la vue de ce

baiser contre nature qui représentait pour elle l'éclatement définitif de sa famille : il lui volait sa mère, la seule qui lui restait, et elle allait demeurer toute seule. Il avait ce qu'il voulait, il allait rester seul avec elle. Il allait remplacer son père et plus personne ne l'en empêcherait. Sa colère était à son maximum, ses boyaux se tordaient dans son ventre, son corps tout entier brûlait de rage, il fallait qu'elle arrive à crier pour empêcher cela. Sortir au moins un mot de sa bouche, y parvenir avant que la voiture ne parte. Elle rassembla toute l'énergie que lui procurait son désespoir et fit remonter de ses entrailles un cri déchirant, un cri de lutte contre l'inexorable, un cri d'appel au secours, un cri d'amour. Dans son ultime effort, elle hurla à toutes forces le seul mot qu'elle aimait encore, celui de "maman".